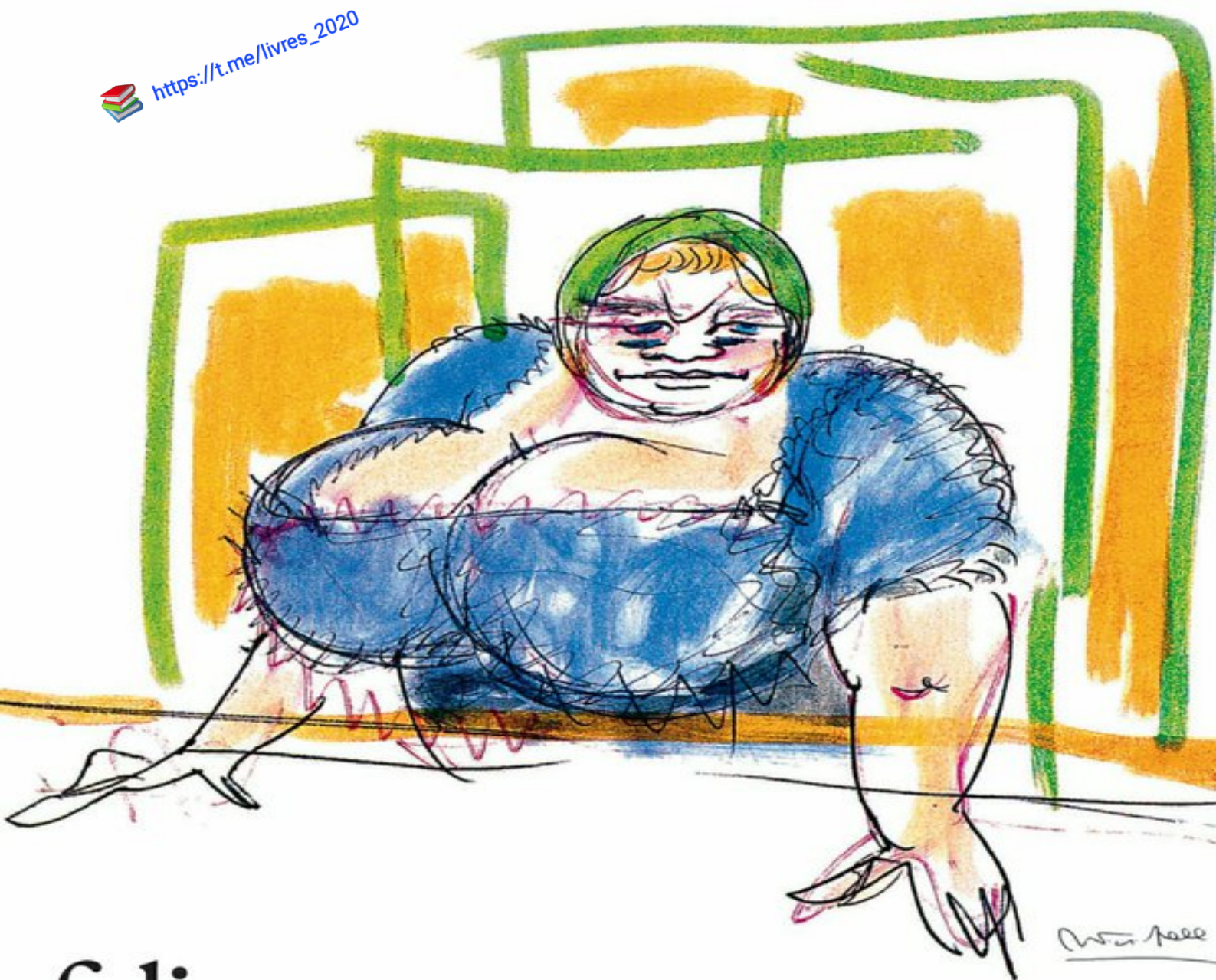


Kundera

Jacques et son maître hommage à Denis Diderot en trois actes

 https://t.me/livres_2020



folio

Milan Kundera

Jacques et son maître. Hommage à Denis Diderot en trois actes

Postface de François Ricard

Jacques le Fataliste est l'un des romans que j'aime le plus ; tout y est humour, tout y est jeu ; tout y est liberté et plaisir de la forme ; c'est pourquoi, ai-je dit dans *L'art du roman*, « en France ce livre est scandaleusement sous-estimé : il concentre tout ce que la France a perdu et refuse de retrouver ».

Seul un goujat touche à la forme d'une œuvre qui ne lui appartient pas. Méprisés soient les adaptateurs ! Cette pièce n'est pas une adaptation ; c'est ma forme à moi ; ma rêverie ; ma variation sur un roman que j'ai voulu fêter. Dans cette édition, la pièce est accompagnée de mon introduction, d'un texte de François Ricard sur l'art de la variation, d'une note sur l'histoire de la pièce et de ma réflexion touchant à Stravinski et à ses « *transcriptions-hommages* » d'œuvres du passé.

M. K.

Milan Kundera

Jacques
et son maître

hommage à Denis Diderot
en trois actes

Gallimard

INTRODUCTION À UNE VARIATION

1.

Quand les Russes ont occupé, en 1968, mon petit pays, tous mes livres ont été interdits et, d'un coup, je n'ai plus eu aucune possibilité légale de gagner ma vie. De nombreuses personnes ont voulu m'aider : un jour, un metteur en scène est venu me voir pour me proposer d'écrire, sous son nom, une adaptation théâtrale de *L'Idiot* de Dostoïevski.

J'ai donc relu *L'Idiot* et j'ai compris que, même si je devais mourir de faim, je ne pourrais pas faire ce travail. Cet univers de gestes excessifs, de profondeurs obscures, de sentimentalité agressive me répugnait. J'ai éprouvé, d'emblée, inexplicablement, un coup de nostalgie pour *Jacques le Fataliste*.

« Ne préféreriez-vous pas un Diderot à un Dostoïevski ? »

Il ne le préférait pas, mais moi, je n'ai pu me débarrasser de cet étrange désir ; pour rester le plus longtemps possible en compagnie de Jacques et de son maître, j'ai commencé à les imaginer comme des personnages de ma propre pièce de théâtre.

2.

Pourquoi cette aversion subite pour Dostoïevski ?

Réflexe antirusse d'un Tchèque traumatisé par l'occupation de son pays ? Non, car je n'ai jamais cessé d'aimer Tchekhov. Doute sur la valeur esthétique de son œuvre ? Non, car mon aversion dont j'ai été moi-même surpris ne prétendait à aucune objectivité.

Ce qui m'irritait chez Dostoïevski, c'était le *climat* de ses livres ; l'univers où tout devient sentiment ; autrement dit : où le sentiment est élevé au rang de valeur et de vérité.

C'était le troisième jour de l'occupation. J'étais dans ma voiture entre Prague et Budejovice (la ville où Camus a situé son *Malentendu*). Sur les routes, dans les champs, dans les forêts, partout campaient des fantassins russes. Puis, on a arrêté ma voiture. Trois soldats se sont mis à la fouiller. L'opération terminée, l'officier qui l'avait ordonnée m'a demandé en russe : « Kak tchouvstvouyetyece ? », c'est-à-dire : « Comment vous sentez-vous ? Quels sont vos sentiments ? » La question n'était ni méchante ni ironique. Au contraire : l'officier a continué : « Tout cela est un grand malentendu. Mais cela va se régler. Vous devez savoir que nous aimons les Tchèques. Nous vous aimons ! »

Le paysage dévasté par des milliers de chars, l'avenir du pays compromis pour des siècles, les hommes d'État tchèques arrêtés et enlevés, et l'officier de l'armée d'occupation vous fait une déclaration d'amour. Comprenez-moi bien, il n'a pas voulu exprimer un désaccord avec l'invasion, pas du tout. Ils parlaient tous à peu près comme lui : leur attitude était fondée non pas sur le plaisir sadique des violeurs, mais sur un autre archétype : celui de l'amour blessé : Pourquoi ces Tchèques (que nous aimons tellement !) ne veulent-ils pas vivre avec nous et de la même façon que nous ? Quel dommage qu'il ait fallu utiliser des chars pour leur apprendre ce qu'est l'amour !

3.

La sensibilité est indispensable à l'homme, mais elle devient redoutable dès le moment où elle se considère comme une valeur, comme un critère de la vérité, comme la justification d'un comportement. Les sentiments nationaux les plus nobles sont prêts à justifier les pires horreurs ; et, la poitrine gonflée de sentiments lyriques, l'homme commet des bassesses au nom sacré de l'amour.

La sensibilité qui remplace la pensée rationnelle devient le fondement même du non-entendement et de l'intolérance ; elle devient, comme l'a dit Carl Gustav Jung, la « superstructure de la brutalité ».

L'élévation du sentiment au rang de valeur remonte très loin, peut-être jusqu'à ce moment où le christianisme s'est séparé du judaïsme. « Aime Dieu et fais ce que voudras », a dit saint Augustin. La célèbre phrase est révélatrice : le critère de la vérité se déplace ainsi de l'extérieur vers l'intérieur : dans l'arbitraire du subjectif. Le vague du sentiment d'amour (« aime Dieu ! » – impératif chrétien) remplace la clarté de la Loi (impératif du judaïsme) et devient le critère bien flou de la morale.

L'histoire de la société chrétienne est une école millénaire de sensibilité : Jésus sur la croix nous a appris à aduler la souffrance ; la poésie chevaleresque a découvert l'amour ; la famille bourgeoise nous a fait sentir la nostalgie du foyer ; la démagogie politique a réussi à « sentimentaliser » la volonté de puissance. C'est toute cette longue histoire qui a façonné la richesse, la force et la beauté de nos sentiments.

Mais à partir de la Renaissance, la sensibilité occidentale a été équilibrée par un esprit complémentaire : celui de la raison et du

doute, du jeu et de la relativité des choses humaines. C'est alors que l'Occident entre dans sa plénitude.

Dans son célèbre discours à Harvard, Soljenitsyne a situé le commencement de la crise de l'Occident juste à cette époque de la Renaissance. C'est la Russie, en tant que civilisation particulière, qui s'exprime et se révèle dans ce jugement ; en effet, son histoire se distingue de celle de l'Occident précisément par l'absence de la Renaissance et de l'esprit qui en résulta. C'est pourquoi la mentalité russe connaît un autre rapport entre la rationalité et la sensibilité ; dans cet autre rapport se trouve le fameux mystère de l'âme russe (de sa profondeur ainsi que de sa brutalité).

Quand la pesante irrationalité russe est tombée sur mon pays, j'ai éprouvé un besoin instinctif de respirer fortement l'esprit des Temps modernes occidentaux. Et il me semblait n'être concentré avec une telle densité nulle part autant que dans ce festin d'intelligence, d'humour et de fantaisie qu'est *Jacques le Fataliste*.

4.

Si je devais me définir, je dirais que je suis un hédoniste piégé dans un monde politisé à l'extrême. C'est la situation que racontent mes *Risibles amours*, celui de mes livres auquel je me sens le plus attaché parce qu'il reflète la période la plus heureuse de ma vie. Coïncidence curieuse : j'ai terminé la dernière de ces nouvelles (je les ai écrites au fil des années soixante) trois jours avant l'arrivée des Russes.

Quand, en 1970, l'édition française de ce livre a paru, on a évoqué à son propos la tradition du siècle des Lumières. Ému par cette comparaison, j'ai répété ensuite, avec un empressement un

peu enfantin, que j'aimais le XVIII^e siècle. À dire vrai, je n'aime pas tellement le XVIII^e siècle, j'aime Diderot. Et pour être encore plus sincère : j'aime ses romans. Et encore plus exactement : j'aime *Jacques le Fataliste*.

Cette vision de l'œuvre de Diderot est certainement par trop personnelle, mais peut-être n'est-elle pas injustifiée : en effet, on peut se passer du Diderot auteur de théâtre ; on peut, à la rigueur, comprendre l'histoire de la philosophie sans connaître les essais du grand encyclopédiste ; mais j'insiste : l'histoire du roman resterait incomprise et incomplète sans *Jacques le Fataliste*. Je dirais même que cette œuvre souffre d'être examinée exclusivement dans l'ensemble de l'écriture diderotienne et non pas dans le contexte du roman mondial ; sa vraie grandeur n'est perceptible qu'à côté de *Don Quichotte* ou de *Tom Jones*, *d'Ulysse* ou de *Ferdydurke*.

On m'objectera qu'à côté des autres activités de Diderot, son *Jacques le Fataliste* était plutôt un divertissement, et qu'il était de plus très fortement influencé par son grand modèle : *Tristram Shandy* de Laurence Sterne.

5.

J'entends souvent dire que le roman a déjà épuisé toutes ses possibilités. J'ai l'impression contraire : pendant quatre cents ans de son histoire, le roman a *manqué* beaucoup de ses possibilités : il a laissé beaucoup de grandes occasions inexploitées, de chemins oubliés, d'appels non entendus.

Tristram Shandy de Laurence Sterne est l'une de ces grandes impulsions perdues. L'histoire du roman a exploité jusqu'au bout l'exemple de Samuel Richardson qui, dans la forme du

« roman par lettres », a découvert les possibilités psychologiques de l'art romanesque. Elle a prêté, en revanche, très peu d'attention à la perspective contenue dans l'entreprise de Sterne.

Tristram Shandy est un roman-jeu. Sterne s'arrête longuement sur les jours de la conception et de la naissance de son héros pour abandonner l'histoire de sa vie sans vergogne et presque pour toujours dès qu'il est né ; il bavarde avec son lecteur et se perd dans des digressions infinies ; il commence à raconter un épisode sans jamais le finir ; il insère la dédicace et la préface au milieu du livre, etc. etc. etc.

Bref : Sterne ne construit pas son récit sur *l'unité d'action*, principe considéré automatiquement comme inhérent à la notion même du roman. Le roman, ce grand jeu avec des personnages inventés, est pour lui liberté illimitée d'invention formelle.

Un critique américain, pour défendre Laurence Sterne, a écrit : « *Tristram Shandy*, although it is a comedy, is a serious work, and it is serious throughout. » Mon Dieu, expliquez-moi, qu'est-ce qu'une comédie sérieuse et qu'est-ce que la comédie qui ne l'est pas ? La phrase citée est vide de sens, mais elle trahit parfaitement la panique qui s'empare de la critique littéraire devant tout ce qui n'a pas l'air sérieux.

Or, je veux le dire impérativement : aucun roman digne de ce nom ne prend le monde au sérieux. Qu'est-ce que cela veut dire d'ailleurs « prendre le monde au sérieux » ? Cela veut certainement dire : croire à ce que le monde veut nous faire croire. De *Don Quichotte* jusqu'à *Ulysse*, le roman conteste ce que le monde veut nous faire croire.

Mais on peut me dire : un roman peut refuser de croire à ce que le monde veut nous faire croire et en même temps garder la

foi en sa propre vérité ; il peut ne pas prendre le monde au sérieux, mais être sérieux lui-même.

Mais qu'est-ce qu'« être sérieux » ? Est sérieux celui qui croit à ce qu'il fait croire aux autres.

Justement, ce n'est pas le cas de *Tristram Shandy* ; cette œuvre, pour faire encore une fois allusion au critique américain, est non-sérieuse *throughout*, entièrement ; elle ne nous fait croire à rien : ni à la vérité de ses personnages, ni à la vérité de son auteur, ni à la vérité du roman en tant que genre littéraire : *tout* est mis en question, *tout* est mis en doute, *tout* est jeu, *tout* est divertissement (sans avoir honte de divertir), et ce avec *toutes* les conséquences que cela implique pour la forme du roman.

Sterne a découvert les immenses possibilités *ludiques* du roman et il a ouvert ainsi une voie nouvelle à l'évolution de celui-ci. Mais personne n'a entendu son « invitation au voyage ». Personne ne l'a suivi. Personne – sauf Diderot.

Lui seul a été sensible à cet appel du nouveau. Il serait donc absurde de déconsidérer pour cela son originalité. Personne ne la conteste à un Rousseau, à un Laclos, à un Goethe sous prétexte qu'ils devaient beaucoup (eux et toute l'évolution du roman) à l'exemple du vieux et naïf Richardson. Si la ressemblance entre Sterne et Diderot est aussi frappante, c'est que leur entreprise commune est restée, dans l'histoire du roman, tout à fait isolée.

6.

Les différences entre *Tristram Shandy* et *Jacques le Fataliste* ne sont d'ailleurs pas moins importantes que les ressemblances.

Il y a d'abord *une différence de tempérament* : Sterne est lent ; sa méthode est celle de la décélération ; son optique est le

microscope (il sait arrêter le temps et isoler une seule seconde de la vie comme le fera plus tard James Joyce).

Diderot est rapide ; sa méthode est celle de l'accélération ; son optique est le télescope (je ne connais pas de début plus fascinant pour un roman que les premières pages de *Jacques le Fataliste* : le changement virtuose des registres ; le sens du rythme ; le *prestissimo* des premières phrases).

Il y a ensuite *une différence de structure* : *Tristram Shandy* est le monologue d'un seul narrateur, Tristram lui-même. Sterne suit minutieusement tous les caprices de sa pensée bizarre.

Chez Diderot, cinq narrateurs, s'interrompant l'un l'autre, racontent les histoires du roman : l'auteur lui-même (en dialoguant avec son lecteur) ; le maître (en dialoguant avec Jacques) ; Jacques (en dialoguant avec son maître) ; l'aubergiste (en dialoguant avec son auditoire) ; et le marquis des Arcis. Le procédé dominant de toutes les histoires particulières est le dialogue (sa virtuosité est sans pareil). Qui plus est, les narrateurs racontent ces dialogues en dialoguant (les dialogues sont emboîtés dans un dialogue), de sorte que l'ensemble du roman n'est qu'une immense conversation à haute voix.

Il y a encore *une différence d'esprit* : le livre du vicaire Sterne, c'est un compromis entre l'esprit libertin et l'esprit sentimental, c'est un souvenir nostalgique de la gaieté rabelaisienne dans l'antichambre pudique de l'époque victorienne.

Le roman de Diderot est une explosion d'impertinente liberté sans autocensure et d'érotisme sans alibi sentimental.

Il y a finalement *une différence de degré de l'illusion réaliste* : Sterne bouleverse la chronologie, mais les événements sont solidement ancrés dans le temps et dans le lieu. Les personnages

sont bizarres, mais munis de tout ce qui peut nous faire croire à leur existence réelle.

Diderot crée un espace jamais vu avant lui dans l'histoire du roman : c'est *une scène sans décor* : d'où sont-ils venus ? On ne sait pas. Comment s'appellent-ils ? Ça ne nous regarde pas. Quel est leur âge ? Non, Diderot ne fait rien pour nous faire croire que ses personnages existent réellement et dans un moment déterminé. Dans toute l'histoire du roman mondial, *Jacques le Fataliste* est le refus le plus radical et de l'illusion réaliste et de l'esthétique du roman dit psychologique.

7.

La pratique du *reader's digest* reflète fidèlement les tendances profondes de notre temps et me fait penser qu'un jour toute la culture passée sera complètement réécrite et complètement oubliée derrière son *rewriting*. Les adaptations cinématographiques et théâtrales des grands romans ne sont que *reader's digest* sui generis.

Il ne s'agit pas de défendre la virginité intouchable des œuvres d'art. Bien entendu, Shakespeare, lui aussi, a réécrit des œuvres créées par d'autres. Mais il n'a pas fait *d'adaptations* ; il s'est servi d'une œuvre pour en faire le thème de sa propre *variation* dont il était l'auteur souverain. Diderot a emprunté à Sterne toute l'histoire de Jacques blessé au genou, transporté sur une charrette et soigné par une belle femme. Ce faisant, il ne l'a ni imité ni adapté. Il a écrit une variation sur le thème de Sterne.

En revanche, les transpositions *d'Anna Karénine* que l'on connaît au théâtre ou au cinéma sont des adaptations, c'est-à-dire des réductions. Plus l'adaptateur veut rester discrètement caché

derrière le roman, plus il le trahit. En le réduisant, il le prive non seulement de son charme, mais de son sens.

Pour en rester avec Tolstoï : d'une façon radicalement nouvelle dans l'histoire du roman il a posé la question de l'action humaine ; il a découvert l'importance fatale, pour une décision, des causes rationnellement insaisissables. Pourquoi Anna s'est-elle suicidée ? Tolstoï va jusqu'à utiliser un monologue intérieur presque joycien pour démontrer le tissu des motivations *irrationnelles* qui ont téléguidé son héroïne. Or, chaque adaptation de ce roman, nécessairement, par la nature même du *reader's digest*, tente de rendre claires et *logiques* les causes du comportement d'Anna, de les *rationaliser* ; l'adaptation devient ainsi la négation pure et simple de l'originalité du roman.

On peut le dire aussi inversement : si le sens du roman survit à son *rewriting*, c'est la preuve indirecte de la valeur médiocre du roman. Or, dans la littérature mondiale, il y a deux romans qui sont absolument irréductibles, totalement *unrewritable* : *Tristram Shandy* et *Jacques le Fataliste*. Ce désordre génial, comment le simplifier pour qu'il en reste quelque chose ? Et que doit-il en rester ?

On peut, il est vrai, séparer l'histoire de M^{me} de La Pommeraye et en faire une pièce ou un film (on l'a fait d'ailleurs). Mais ce qu'on obtient n'est plus qu'une anecdote banale dépourvue de tout son charme. En effet, la beauté de cette histoire est inséparable de la *façon* dont Diderot la raconte : 1) une femme du peuple narre des événements qui se passent dans un milieu qui lui est étranger ; 2) toute l'identification mélodramatique aux personnages est impossible étant donné que le récit est perpétuellement et incongrûment interrompu par d'autres anecdotes et d'autres propos et aussi 3) sans cesse commenté, analysé, discuté ; mais 4) chacun des commentateurs

en tire une conclusion différente, l'histoire de M^{me} de La Pommeraye étant une *antimoralité*.

Pourquoi m'étendre sur tout cela ? Parce que je veux m'exclamer avec le maître de Jacques : « Que périssent tous ceux qui se permettent de réécrire ce qui a été écrit ! Qu'ils soient châtrés et qu'on leur coupe les oreilles ! »

8.

Et, bien entendu, pour dire que *Jacques et son maître* n'est pas une adaptation ; c'est ma propre pièce, ma propre « variation sur Diderot », ou bien, puisque conçue dans l'admiration, mon « hommage à Diderot ».

Cette « variation-hommage » est une rencontre multiple : celle de deux écrivains, mais aussi celle de deux siècles. Et celle du roman et du théâtre. La forme d'une œuvre dramatique a toujours été beaucoup plus rigide et normative que celle du roman. Le théâtre n'a jamais eu son Laurence Sterne. J'ai donc écrit non seulement un « hommage à Diderot », mais aussi un « hommage au roman » en essayant de prêter à ma comédie cette liberté formelle que Diderot-romancier a découverte et que Diderot-auteur de théâtre n'a jamais connue.

Voilà la construction : sur l'assise fragile du voyage de Jacques et de son maître reposent trois histoires d'amour : celle du maître, celle de Jacques et celle de M^{me} de La Pommeraye. Tandis que les deux premières sont légèrement (la deuxième même très légèrement) liées au dénouement du voyage, la troisième, qui occupe tout le deuxième acte, est du point de vue technique un pur et simple épisode (elle ne fait pas partie intégrante de l'action principale). C'est une transgression évidente de ce qu'on appelle

les lois de la construction dramatique. Mais c'est justement là que j'ai vu mon pari :

renoncer à l'unité stricte de l'action et créer la cohérence de l'ensemble par des moyens plus subtils : par la technique de la polyphonie (les trois histoires ne sont pas relatées successivement mais sont entremêlées), et par la technique des variations (les trois histoires sont en fait chacune la variation de l'autre). (Ainsi cette pièce qui est une « variation sur Diderot » est en même temps un « hommage à la technique des variations » de même que l'a été, sept ans plus tard, mon roman *Le livre du rire et de l'oubli.*)

9.

Pour un auteur tchèque, dans les années soixante-dix, il était étrange de penser que *Jacques le Fataliste* (écrit, lui aussi, dans les années soixante-dix) n'avait jamais été imprimé du vivant de son auteur et que seules des copies manuscrites avaient pu être alors distribuées à un public limité et confidentiel. Ce qui, à l'époque de Diderot, a été une exception, est devenu deux cents ans plus tard à Prague le sort commun de tous les écrivains tchèques importants qui, bannis des imprimeries, ne peuvent voir leurs livres que sous la forme dactylographiée. Cela a commencé avec l'invasion russe, cela dure et, selon toute vraisemblance, cela durera.

J'ai écrit *Jacques et son maître* pour mon plaisir intime et, peut-être, avec une vague idée qu'on pourrait le jouer un jour dans un théâtre tchèque sous un nom d'emprunt. En guise de signature, j'ai dispersé dans le texte (encore un jeu, une variation !) quelques souvenirs de mes précédents ouvrages : le couple de Jacques et son maître est l'évocation du couple d'amis de *La*

pomme d'or de l'éternel désir (Risibles amours) ; il y a une allusion à *La vie est ailleurs* et une autre à *La valse aux adieux*. Oui, c'étaient des souvenirs ; toute la pièce était l'adieu à ma vie d'écrivain, « adieu en forme de divertissement ». *La valse aux adieux*, le roman que j'ai terminé à peu près en même temps, devait être mon dernier roman. Pourtant, j'ai vécu ce temps sans le goût amer d'un échec personnel, tellement l'adieu privé se confondait avec un autre, immense et qui me dépassait :

face à l'éternité de la nuit russe, j'ai vécu à Prague la fin violente de la culture occidentale telle qu'elle avait été conçue à l'aube des Temps modernes, fondée sur l'individu et sur sa raison, sur le pluralisme de la pensée et sur la tolérance. Dans un petit pays occidental, j'ai vécu la fin de l'Occident. C'était ça, le grand adieu.

10.

Avec comme domestique un paysan illettré, don Quichotte est sorti un jour de sa maison pour combattre ses ennemis. Cent cinquante ans plus tard, Toby Shandy fit de son jardin une grande maquette de champ de bataille ; là, il s'adonnait aux souvenirs de sa jeunesse guerrière, fidèlement assisté de son valet Trim. Celui-ci boitait tout à fait comme Jacques qui, dix ans plus tard, a diverti son maître pendant son voyage. Il était aussi bavard et têtu que, cent cinquante ans plus tard, dans l'armée austro-hongroise, l'ordonnance Joseph Chvéïk qui a amusé et horrifié son maître, le lieutenant Lukak. Trente ans après, le maître et le valet de *Fin de partie*, de Beckett, se trouvent déjà seuls sur la scène vide du monde. Le voyage est terminé.

Le valet et son maître ont traversé toute l'histoire occidentale moderne. À Prague, ville du grand adieu, j'entendais leur rire qui

s'éloignait. Avec amour et angoisse, je tenais à ce rire comme on tient aux choses fragiles et périssables, et qui sont condamnées.

Paris, juillet 1981.

Jacques et son maître
hommage à Denis Diderot
en trois actes

PERSONNAGES

JACQUES

LE MAÎTRE DE JACQUES

L'AUBERGISTE

LE CHEVALIER DE SAINT-OUEN

BIGRE LE FILS

BIGRE LE PÈRE

JUSTINE

LE MARQUIS

LA MÈRE

LA FILLE

AGATHE

LE COMMISSAIRE

LE JUGE

JEAN, GARÇON D'AUBERGE

La pièce doit être représentée sans entractes ; pour rendre claire la composition tripartite, j'imagine les actes séparés par un court moment d'obscurité ou par un bref baisser de rideau.

Dans l'excellente mise en scène de Nicolas Brian çon (Paris 1998-1999) il n'y a pas d'interruption-pourtant, comme dans un concerto en trois mouvements, les actes sont nettement différenciés par l'atmosphère et le tempo : premier acte, *allegro* ; deuxième acte, à l'auberge, *vivace*, brouhaha, ivresse, rires ; puis l'auberge disparaît et sur scène ne restent que deux vagabonds esseulés : *lento* de l'acte final.

J'imagine Jacques comme un homme d'au moins quarante ans. Il est du même âge que son maître ou plus âgé.

Décors : Pendant tout le spectacle, la scène ne change pas ; elle est divisée en deux parties : une partie antérieure, plus basse, une partie postérieure surélevée qui forme une grande estrade. Toute l'action qui se déroule dans le présent se joue sur le devant de la scène ; les épisodes du passé sont représentés sur la partie postérieure, surélevée.

Tout au fond de la scène (donc sur la partie surélevée) il y a un escalier (ou une échelle) conduisant à une soupenne.

La plupart du temps, la scène (qui doit être on ne peut plus simple et abstraite) est vide. C'est seulement pour certains épisodes que les acteurs eux-mêmes y apportent des chaises, une table, etc.

Il faut se mettre en garde contre tous les éléments ornementaux, illustratifs, symboliques du décor. Ils vont contre l'esprit de la pièce.

L'action se passe au XVIII^e siècle, mais c'est le XVIII^e siècle tel qu'on le rêve aujourd'hui. De même que le langage de la pièce n'est pas une restitution du langage d'autrefois, il ne faut pas non plus insister sur le caractère historique du décor et des costumes. L'historicité des personnages (notamment des deux protagonistes) sans être contestée devrait être légèrement estompée.

La confrontation du XX^e et du XVIII^e siècle (de leurs esprits) traverse discrètement toute la pièce. Pour la garder intelligible et équilibrée il faut respecter le texte avec la plus grande fidélité.

PREMIER ACTE

SCÈNE 1

Jacques et son Maître entrent sur scène ; ils font quelques pas et le regard de Jacques se pose sur les spectateurs ; Jacques s'arrête...

JACQUES, *discrètement* : Monsieur... (*Désignant le public à son Maître :*) Qu'ont-ils tous à nous regarder ?

LE MAÎTRE, *il tressaille et rectifie ses habits, comme s'il redoutait d'éveiller l'attention par une négligence vestimentaire* : Fais comme s'il n'y avait personne.

JACQUES, *au public* : Vous ne voudriez pas regarder ailleurs ? Bon, alors, qu'est-ce que vous voulez ? D'où est-ce que nous venons ? (*Il étend le bras derrière lui :*) De là-bas. Et où est-ce que nous allons ? (*Avec un mépris philosophique :*) Est-ce que l'on sait où on va ? (*Au public :*) Vous le savez, vous, où vous allez ?

LE MAÎTRE : J'ai peur, Jacques, de savoir où nous allons.

JACQUES : Vous avez peur ?

LE MAÎTRE, *tristement* : Oui. Mais je n'ai pas l'intention de te mettre au courant de mes tristes obligations.

JACQUES : Monsieur, on ne sait jamais où on va, croyez-moi ! Mais comme disait mon capitaine, c'est écrit là-haut.

LE MAÎTRE : Et il avait raison...

JACQUES : Que le diable enfourche Justine et l'ignoble grenier où j'ai perdu mon pucelage !

LE MAÎTRE : Pourquoi maudire une femme, Jacques ?

JACQUES : Parce que, quand j'ai perdu mon pucelage, je me suis soûlé, mon père, fou de rage, m'a filé une raclée, un régiment passait dans le coin, du coup je m'enrôle, une bataille éclate, je reçois une balle dans le genou. Ce qui a d'ailleurs entraîné une kyrielle d'aventures. Sans cette balle, par exemple, je crois que je ne serais jamais tombé amoureux.

LE MAÎTRE : Tu as donc été amoureux ? Tu ne m'en as jamais parlé !

JACQUES : Il y a beaucoup de choses dont je ne vous ai jamais parlé.

LE MAÎTRE : Eh bien ! Comment es-tu devenu amoureux ? Raconte !

JACQUES : Où j'en étais ? Ah oui, la balle dans le genou. Je suis enterré sous un tas de morts et de blessés. On m'a retrouvé le lendemain, pour me flanquer dans une charrette. Destination l'hôpital. La route était mauvaise et je hurlais de douleur au moindre cahot. Tout à coup, on s'arrête. Je demande à descendre. C'était à l'extrémité d'un village et devant la porte d'une bicoque se tenait une jeune femme.

LE MAÎTRE : Ah, enfin...

JACQUES : Elle rentre chez elle, ressort avec une bouteille de vin et me donne à boire. Ils veulent me remettre dans la charrette, mais moi je m'agrippe à sa jupe. Puis j'ai perdu connaissance et quand je suis revenu à moi, j'étais chez elle, entouré de son mari et de ses enfants, et elle me faisait des compresses.

LE MAÎTRE : Salaud ! je te vois venir.

JACQUES : Vous ne voyez rien du tout.

LE MAÎTRE : Cet homme t'accueille dans sa maison et c'est comme ça que tu le remercies !

JACQUES : Monsieur ! Est-ce qu'on est responsable de ce qu'on fait ? Mon capitaine disait : tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas est écrit là-haut. Vous connaissez un moyen d'effacer ce qui est écrit ? Dites-moi, Monsieur : est-ce que je peux ne pas être ? Est-ce que je peux être un autre ? Et si moi, je suis moi, est-ce que je peux faire autre chose que ce que je fais, moi ?

LE MAÎTRE : Il y a quelque chose qui me chiffonne : est-ce que tu es un salaud parce que c'est écrit là-haut ? Ou est-ce que c'est écrit parce qu'ils savaient, là-haut, que tu étais un salaud ? Quelle est la cause et quel est l'effet ?

JACQUES : Je ne sais pas, Monsieur, mais ne me traitez pas de salaud.

LE MAÎTRE : Un homme qui cocufie son bienfaiteur.

JACQUES : Et n'appellez pas cet homme mon bienfaiteur. Vous auriez dû voir comment il traitait sa femme parce qu'elle avait pitié de moi.

LE MAÎTRE : Et il a bien fait... Jacques, comment elle était ? Décris-la-moi !

JACQUES : Cette jeune femme ?

LE MAÎTRE : Oui.

JACQUES, *hésitant* : De taille moyenne...

LE MAÎTRE, *pas très satisfait* : Hum...

JACQUES : Mais plutôt grande que petite...

LE MAÎTRE, *satisfait* : Plutôt grande.

JACQUES : Oui.

LE MAÎTRE : Ça, j'aime.

JACQUES, *avec un geste des mains* : Une belle poitrine.

LE MAÎTRE : Plus de cul que de poitrine ?

JACQUES, *hésitant* : Non. Plus de poitrine.

LE MAÎTRE, *tristement* : Dommage.

JACQUES : Vous préférez les gros culs ?

LE MAÎTRE : Oui... Comme celui d'Agathe... Et ses yeux, comment étaient-ils ?

JACQUES : Ses yeux ? Je ne m'en souviens pas. Mais elle avait les cheveux noirs.

LE MAÎTRE : Agathe était blonde.

JACQUES : Je n'y peux rien, Monsieur, si elle ne ressemblait pas à votre Agathe. Vous devez la prendre comme elle est. Mais elle avait de longues et jolies jambes.

LE MAÎTRE, *songeur* : De longues jambes. Tu me fais plaisir !

JACQUES : Et un cul majestueux.

LE MAÎTRE : Majestueux ? Sans blague ?

JACQUES, *il montre* : Comme ça...

LE MAÎTRE : Ah ! salopard ! Plus tu m'en parles, plus j'en suis fou. La femme de ton bienfaiteur alors, tu l'as...

JACQUES : Non, Monsieur. Il ne s'est jamais rien passé entre cette femme et moi.

LE MAÎTRE : Alors pourquoi m'en parles-tu ? Pourquoi perdre notre temps avec elle ?

JACQUES : Monsieur, vous m'interrompez et c'est une très mauvaise habitude.

LE MAÎTRE : J'avais déjà une telle envie d'elle...

JACQUES : Je vous raconte que je suis au lit, avec une balle dans le genou, que je souffre le martyre, et vous ne pensez qu'à la luxure. Et en plus, vous mêlez à tout cela une certaine Agathe.

LE MAÎTRE : Ne prononce pas ce nom.

JACQUES : C'est vous qui l'avez prononcé.

LE MAÎTRE : Est-ce qu'il t'est déjà arrivé d'avoir une envie folle d'une femme qui ne voulait rien savoir ? Rien de rien ?

JACQUES : Oui, Justine.

LE MAÎTRE : Justine ? Celle avec qui tu as perdu ton pucelage ?

JACQUES : Parfaitement.

LE MAÎTRE : Raconte...

JACQUES : Après vous, Monsieur.

SCÈNE 2

Dans le fond, sur l'estrade, d'autres personnages sont apparus depuis quelques instants. Le jeune Bigre est assis sur les marches, Justine se tient debout devant lui. Un autre couple occupe la partie opposée de la scène. Agathe est assise sur une chaise que lui a apportée le Chevalier de Saint-Ouen, et le Chevalier se tient à ses côtés.

SAINT-OUEN, *appelant le Maître* : Holà ! Mon ami !

JACQUES, *il se retourne ainsi que son Maître et fait un signe de tête à l'intention d'Agathe* : C'est elle ? (*Le Maître acquiesce.*) Et cet homme, à côté d'elle, qui est-ce ?

LE MAÎTRE : Un ami. Le Chevalier de Saint-Ouen. C'est lui qui me l'a fait connaître. (*Montrant Justine du regard* :) Et l'autre là-bas, c'est la tienne ?

JACQUES : Oui, mais je préfère la vôtre.

LE MAÎTRE : Et moi, la tienne. Elle est plus en chair. Tu ne veux pas qu'on échange, pour voir ? JACQUES : Il fallait y penser à l'époque. C'est trop tard maintenant.

LE MAÎTRE, *avec un soupir* : Oui, trop tard. Et qui est ce gaillard ?

JACQUES : Bigre, un copain. Nous voulions cette fille, tous les deux. Mais pour des raisons impénétrables, c'est lui qui l'a eue et pas moi.

LE MAÎTRE : Comme moi.

SAINT-OUEN, *il s'est approché du Maître au bord de l'estrade* : Mon vieux, tu as manqué de discrétion. Ses parents ont peur des commérages...

LE MAÎTRE, *à Jacques, avec indignation* : Les sales bourgeois ! Quand je couvrais cette fille de cadeaux, ça n'avait pas l'air de les déranger !

SAINT-OUEN : Mais non, mais non ! Ils ont de l'estime pour toi. Ils veulent seulement que tu t'expliques clairement sur tes intentions. Sinon, tu devras cesser d'aller chez eux.

LE MAÎTRE, *avec indignation, à Jacques* : Quand je pense que c'est lui qui m'a introduit chez elle ! Et qui m'a encouragé ! Et qui m'a promis qu'elle serait facile !

SAINT-OUEN : Ami, je ne fais que transmettre le message dont on m'a chargé.

LE MAÎTRE, à *Saint-Ouen* : Très bien. (*Il avance sur l'estrade :*) Je te charge de leur transmettre qu'ils ne comptent pas sur moi pour finir la bague au doigt. Et dis à Agathe qu'il faut qu'elle soit beaucoup plus tendre à l'avenir si elle veut me garder. Je n'ai pas l'intention de perdre avec elle mon temps et ma fortune, que je pourrais employer plus utilement avec une autre dame.

Saint-Ouen écoute le message du Maître de Jacques, s'incline et retourne auprès d'Agathe.

JACQUES : Bravo, Monsieur ! C'est comme ça que je vous aime ! Vous avez été courageux pour une fois.

LE MAÎTRE, à *Jacques, depuis l'estrade* : Parfois, cela m'arrive. J'ai cessé de la voir.

SAINT-OUEN, *se dirige vers le Maître* : J'ai transmis votre message mot pour mot, mais il me semble que vous avez été un peu trop cruel.

JACQUES : Mon Maître ? Cruel ?

SAINT-OUEN, à *Jacques* : Tu vas la fermer, larbin ! (*Au Maître :*) Toute la famille est épouvantée par votre silence. Et Agathe...

LE MAÎTRE : Agathe ?

SAINT-OUEN : Agathe pleure.

LE MAÎTRE : Elle pleure.

SAINT-OUEN : Elle pleure toute la journée.

LE MAÎTRE : Donc, Saint-Ouen, vous pensez que si je reparaisais ?

SAINT-OUEN : Ce serait une erreur ! Tu ne peux plus reculer. Si tu revenais maintenant, tout serait perdu. Il faut apprendre à vivre à ces boutiquiers.

LE MAÎTRE : Mais si l'on ne me rappelle pas !

SAINT-OUEN : On te rappellera.

LE MAÎTRE : Et si ça dure trop longtemps ?

SAINT-OUEN : Tu veux être le maître ou l'esclave ?

LE MAÎTRE : Alors, elle pleure...

SAINT-OUEN : Mieux vaut que ce soit elle qui pleure que toi.

LE MAÎTRE : Et si l'on ne me rappelle pas !

SAINT-OUEN : Je te dis qu'on te rappellera. Tu dois profiter de la situation. Il faut qu'Agathe comprenne que tu ne vas pas lui manger dans la main et qu'elle doit faire des efforts... Mais dis-moi... Nous sommes assez amis ! Ta main à couper qu'il ne s'est jamais rien passé entre elle et toi ?

LE MAÎTRE : Non.

SAINT-OUEN : Ta discrétion t'honore.

LE MAÎTRE : Hélas, je te dis la stricte vérité.

SAINT-OUEN : Quoi ? Elle n'a pas eu le plus petit moment de faiblesse ?

LE MAÎTRE : Non.

SAINT-OUEN : J'ai peur que tu ne te sois conduit comme un couillon. Les gens honnêtes y sont enclins.

LE MAÎTRE : Mais vous, Saint-Ouen, vous, vous n'avez jamais eu envie d'elle ?

SAINT-OUEN : Certes. Mais tu es arrivé et je suis devenu pour Agathe un pur esprit. Nous sommes restés bons amis, mais pas plus. Je n'ai qu'une seule consolation : si mon meilleur ami couche avec elle, ce sera comme si c'était moi. Je ferai tout, crois-moi, pour t'expédier dans son lit.

À ces mots, il s'éloigne vers le fond de la scène en direction d'Agathe toujours assise sur une chaise.

JACQUES : Vous vous rendez compte, Monsieur, comment je vous écoute ? Je ne vous ai pas interrompu une seule fois. Si seulement vous pouviez en prendre de la graine.

LE MAÎTRE : Tu te vantes de ne pas m'interrompre uniquement pour m'interrompre.

JACQUES : Si je vous coupe la parole, c'est parce que vous me donnez le mauvais exemple.

LE MAÎTRE : En tant que maître, j'ai le droit d'interrompre mon domestique autant que ça me plaît. Mais mon domestique n'a pas le droit d'interrompre son maître.

JACQUES : Monsieur, je ne vous interromps pas, je parle avec vous, comme vous l'avez toujours souhaité. Et je vous dis ce que je pense : votre ami ne me plaît pas du tout et je parie qu'il veut vous faire épouser sa petite amie.

LE MAÎTRE : Assez ! Je ne te dirai plus rien ! *(Il descend de l'estrade d'un air courroucé.)*

JACQUES : Maître ! S'il vous plaît ! Continuez !

LE MAÎTRE : À quoi bon ! Avec ta clairvoyance prétentieuse et de mauvais goût, tu sais tout à l'avance.

JACQUES : Vous avez raison, Maître, mais continuez. Si j'ai deviné, ce ne peut être que le cours général de l'histoire, mais je ne peux imaginer tous les charmants détails de vos entretiens avec Saint-Ouen ni tous les caprices de l'intrigue.

LE MAÎTRE : Tu m'as énervé et je me tais.

JACQUES : Je vous en prie.

LE MAÎTRE : Si tu veux qu'on fasse la paix, c'est toi qui vas raconter, et moi je vais t'interrompre quand ça me plaira. Je veux savoir comment tu as perdu ton pucelage. Et tu peux être sûr que je t'interromprai plusieurs fois pendant ton premier acte d'amour.

SCÈNE 3

JACQUES : Comme vous voudrez, Monsieur, vous en avez le droit. Regardez. (*Il se retourne et montre l'escalier que Justine est en train de gravir avec le fils Bigre ; le père Bigre, au pied de l'escalier, ne les voit pas.*) Mon parrain, le vieux Bigre, dans son atelier de charron. L'échelle mène au grenier et là se trouve le lit de mon ami, le fils Bigre.

LE PÈRE BIGRE, *vociférant en direction du grenier* : Bigre ! Bigre ! Sacré feignant !

JACQUES : Le vieux Bigre couchait dans son atelier. Lorsqu'il était bien endormi, son fils ouvrait doucement la porte et Justine montait au grenier par la petite échelle.

LE PÈRE BIGRE : L'Angélus a déjà sonné et te voilà encore en train de ronfler. Tu veux que je monte et que je te fasse descendre à coups de balai !

JACQUES : Cette nuit-là, ils avaient eu tant de plaisir ensemble qu'ils ne pouvaient pas se réveiller.

LE FILS BIGRE, *du grenier* : Ne te fâche pas, Père !

LE PÈRE BIGRE : Le fermier devrait déjà avoir son essieu !
Dépêche-toi !

LE FILS BIGRE : Me voilà ! (*Il descend en boutonnant son pantalon.*)

LE MAÎTRE : Du coup, Justine ne pouvait plus sortir ?

JACQUES : Elle était prise au piège, Monsieur.

LE MAÎTRE, *riant aux éclats* : Elle doit transpirer de terreur !

LE PÈRE BIGRE : Depuis qu'il s'est toqué de cette petite coureuse, il ne pense qu'à dormir. Si encore c'était une fille qui en valait la peine ! Mais une garce pareille ! Si ma pauvre défunte voyait cela, il y a longtemps qu'elle aurait rossé l'un et arraché les yeux à l'autre au sortir de la grand-messe. Mais, comme un idiot, je supporte tout cela ; il faut que ça change à présent ! (*Au fils Bigre :) Prends cet essieu et va le porter au fermier ! (Le fils Bigre s'éloigne avec l'essieu sur l'épaule.)*)

LE MAÎTRE : Et ces propos, Justine les entendait de là-haut ?

JACQUES : Bien sûr !

LE PÈRE BIGRE : Bon Dieu de bon Dieu, où est ma pipe ? C'est sans doute ce moins que rien qui me l'a prise ! Voyons si elle n'est pas là-haut.

Il monte l'escalier.

LE MAÎTRE : Et Justine ? Et Justine ?

JACQUES : Elle s'était glissée sous le lit.

LE MAÎTRE : Et le jeune Bigre ?

JACQUES : Son essieu rendu, il a couru chez moi ! Écoute, je lui dis, va te promener au village et pendant ce temps je vais m'occuper de ton père pour que Justine puisse s'échapper. Mais il faut que tu me laisses beaucoup de temps.

Il monte sur l'estrade. Le Maître rit.

Pourquoi riez-vous ?

LE MAÎTRE ! Pour rien.

LE PÈRE BIGRE, *qui est redescendu du grenier* : Je suis content de te voir, Filleul. D'où sors-tu de si bonne heure ?

JACQUES : Je rentre chez moi.

LE PÈRE BIGRE : Ah ! Filleul, Filleul, tu deviens bambocheur !

JACQUES : Je ne dis pas non.

LE PÈRE BIGRE : J'ai bien peur que mon gars et toi ne soyez à mettre dans le même sac ! Tu as passé la nuit dehors !

JACQUES : Je ne dis pas non.

LE PÈRE BIGRE : Chez une putain ?

JACQUES : Oui. Mais avec mon père, pas question d'en parler !

LE PÈRE BIGRE : Ça se comprend et il devrait te donner une bonne volée et moi je devrais en faire autant avec mon fils. Mais commençons par casser la croûte, le vin porte conseil.

JACQUES : Impossible, Parrain. Je tombe de sommeil.

LE PÈRE BIGRE : Je vois que tu ne t'es pas ménagé. J'espère qu'elle en valait la peine. Mais n'en parlons plus. Écoute, mon fils est sorti, monte là-haut, fourre-toi au lit.

Jacques monte l'escalier.

LE MAÎTRE, *criant à l'adresse de Jacques* : Traître ! Scélérat !
J'aurais dû m'y attendre...

LE PÈRE BIGRE : Ah, ces enfants !... Ces maudits enfants !...
(*Dans le grenier, des bruits et des cris étouffés...*) Il rêve, ce gars-là...
On voit qu'il a passé une nuit mouvementée.

LE MAÎTRE : Comment il rêve ! Il ne rêve pas du tout ! Il la terrorise, oui ! Elle se défend, mais elle craint d'être découverte et elle est obligée de se taire. Salaud ! Tu mériterais d'être condamné pour viol !

JACQUES, *du haut du grenier* : Monsieur, je ne sais pas si je l'ai violée, mais ce que je sais, c'est que ça n'était pas si mal que ça pour elle et pour moi. Elle m'a seulement fait promettre...

LE MAÎTRE : Que lui as-tu promis, crapule !

JACQUES : Que Bigre n'en saurait rien.

LE MAÎTRE : Il a suffi que tu promettes pour que tout aille pour le mieux.

JACQUES : Et encore mieux !

LE MAÎTRE : Combien de fois ?

JACQUES : Beaucoup de fois et toujours de mieux en mieux.

Le fils Bigre revient.

LE PÈRE BIGRE : Qu'est-ce que tu as fait si longtemps ? Prends cette jante et va la finir à la porte.

LE FILS BIGRE : Pourquoi à la porte ?

LE PÈRE BIGRE : Pour ne pas réveiller Jacques.

LE FILS BIGRE : Jacques ?

LE PÈRE BIGRE : Oui, Jacques. Il est là-haut et il ronfle. Ah ! pauvres de nous, les pères. Vous êtes bien tous les mêmes. Eh bien, bouge un peu, qu'est-ce que tu fais planté là ?

Le fils Bigre s'élançe vers l'escalier et s'apprête à monter.

Où vas-tu ? Laisse dormir ce pauvre garçon !

LE FILS BIGRE, *fort* : Papa ! Papa !

LE PÈRE BIGRE : Il tombait de fatigue !

LE FILS BIGRE : Laisse-moi passer !

LE PÈRE BIGRE : File ! Tu aimerais qu'on te réveille quand tu dors ?

LE MAÎTRE : Et Justine entendait tout cela ?

JACQUES, *assis sur le haut des marches* : Comme vous m'entendez !

LE MAÎTRE : Oh ! Ce que c'est beau ! Ô mon admirable salopard ! Et toi, que faisais-tu ?

JACQUES : Je riais.

LE MAÎTRE : Gibier de potence ! Et elle ?

JACQUES : Elle s'arrachait les cheveux, elle levait les yeux au ciel, elle se tordait les bras.

LE MAÎTRE : Jacques, vous êtes un barbare et vous avez un cœur de pierre.

JACQUES, *descendant les marches et très sérieusement* : Non, Monsieur, non. J'ai de la sensibilité. Mais je la garde pour une meilleure occasion. Ceux qui gaspillent leur sensibilité à tort et à travers n'en ont plus quand il faut en avoir.

LE PÈRE BIGRE, *à Jacques* : Ah te voilà ! Tu as bien dormi ? Tu en avais besoin ! (*À son fils* :) Il est frais comme un nouveau-né ! Va chercher une bouteille à la cave. (*À Jacques* :) À présent, tu mangeras bien volontiers !

JACQUES : Très volontiers.

Le fils Bigre va chercher une bouteille et le père Bigre remplit trois verres.

LE FILS BIGRE, *écartant son verre* : Moi, je n'ai pas soif si tôt le matin.

LE PÈRE BIGRE : Tu ne veux pas boire ?

LE FILS BIGRE : Non.

LE PÈRE BIGRE : Ah ! Je sais ce que c'est. (*À Jacques* :) Tiens, il y a de la Justine là-dessous. Vu le temps qu'il a passé dehors, il a dû s'arrêter chez elle et la surprendre avec un autre. (*Au fils Bigre* :) C'est bien fait ! Je te l'avais dit que cette fille n'est qu'une putain ! (*À Jacques* :) Et le voilà qui boude cette innocente bouteille !

JACQUES : Je dirais que vous avez deviné juste.

LE FILS BIGRE : Jacques, arrête cette plaisanterie.

LE PÈRE BIGRE : S'il ne veut pas boire, ça ne doit pas nous en empêcher. (*Levant son verre* :) À ta santé, Filleul...

JACQUES, *levant son verre* : À la vôtre... (*Au fils Bigre* :) Et toi, ami, bois avec nous. Tu t'en fais sûrement trop pour pas grand-chose.

LE FILS BIGRE : J'ai déjà dit que je ne boirai pas.

JACQUES : Tu la reverras et tout se dissipera. Tu n'as rien à craindre.

LE PÈRE BIGRE : Non, au contraire, que cette fille le fasse bien souffrir !... Et maintenant, il faut que je t'emmène chez ton père pour qu'il pardonne tes escapades. Maudits enfants ! Vous êtes tous les mêmes ! Bande de pouilleux... Eh bien, allons.

Il prend Jacques par le bras et s'éloigne avec lui. Le fils Bigre monte l'escalier du grenier. Après avoir fait quelques pas, Jacques se détache du père Bigre et descend de l'estrade vers son Maître, tandis que le père Bigre sort de la scène.

LE MAÎTRE : Admirable anecdote ! Elle apprend à mieux connaître les femmes et à mieux connaître les amis.

Sur l'estrade, Saint-Ouen se dirige lentement vers le Maître.

JACQUES : Vous croyez peut-être qu'un ami va dédaigner votre maîtresse...

SCÈNE 4

SAINT-OUEN : Mon ami ! Mon cher ami ! Venez... *(Il est au bord de l'estrade et tend les bras vers le Maître qui est au pied de l'estrade. Le Maître monte sur l'estrade et rejoint Saint-Ouen.)* Ah ! comme c'est beau, mon ami, d'avoir un ami pour lequel on éprouve une amitié sincère...

LE MAÎTRE : Vous me touchez, Saint-Ouen.

SAINT-OUEN : Oui, vous êtes de tous les amis le meilleur ami, tandis que moi, mon ami...

LE MAÎTRE : Vous ? Vous aussi, de tous les amis, mon ami, vous êtes le meilleur ami.

SAINT-OUEN, *hochant la tête* : J'ai peur que vous ne me connaissiez pas, mon ami.

LE MAÎTRE : Je vous connais comme moi-même !

SAINT-OUEN : Si vous me connaissiez, vous ne voudriez pas me connaître...

LE MAÎTRE : Ne dites pas ça.

SAINT-OUEN : Je suis un homme infâme. Oui, il n'y a pas d'autre mot. C'est bien ainsi que je dois me désigner devant vous : je suis un homme infâme.

LE MAÎTRE : Je ne vous permettrai pas de vous humilier devant moi !

SAINT-OUEN : Un homme infâme !

LE MAÎTRE : Non !

SAINT-OUEN : Un homme infâme !

LE MAÎTRE, *s'agenouillant devant lui* : Taisez-vous, mon ami. Vos paroles m'arrachent le cœur. Qu'est-ce qui vous tourmente ? Qu'avez-vous à vous reprocher ?

SAINT-OUEN : Il y a une tache dans ma vie passée. Rien qu'une tache, oui, une seule tache, mais...

LE MAÎTRE : Vous voyez bien, rien qu'une seule tache, qu'est-ce que c'est ?

SAINT-OUEN : Une seule tache peut noircir toute une vie.

LE MAÎTRE : Une hirondelle ne fait pas le printemps. Une seule tache, pas de tache du tout.

SAINT-OUEN : Ah ! non. Ce n'est qu'une seule et unique tache, mais elle est terrible. Moi, moi Saint-Ouen, j'ai une fois trahi, oui, trahi un ami !

LE MAÎTRE : Allons donc ! Et comment cela s'est-il fait ?

SAINT-OUEN : Nous fréquentions l'un et l'autre la même jeune fille. Il en était amoureux et elle était amoureuse de moi. Il l'entretenait et c'est moi qui en profitais. Je n'ai jamais eu le courage de le lui avouer. Mais il le faut. Si je le retrouve, il faut que je lui dise tout, il faut que je me confesse à lui pour me délivrer de l'effroyable secret qui m'accable...

LE MAÎTRE : Ce serait bien, Saint-Ouen.

SAINT-OUEN : Vous me le conseillez ?

LE MAÎTRE : Oui. Je vous le conseille.

SAINT-OUEN : Et comment croyez-vous que mon ami prendra la chose ?

LE MAÎTRE : Il sera touché de votre franchise et de votre repentir. Il vous serrera dans ses bras.

SAINT-OUEN : Vous le croyez ?

LE MAÎTRE : Je le crois.

SAINT-OUEN : Et vous, vous en feriez autant ?

LE MAÎTRE : Moi ? Sûrement.

SAINT-OUEN, *ouvrant les bras* : Mon ami, serre-moi dans tes bras.

LE MAÎTRE : Comment ?

SAINT-OUEN : Embrasse-moi. Cet ami que j'ai trompé, c'est toi.

LE MAÎTRE, *accablé* : Agathe ?

SAINT-OUEN : Oui... Ah ! vous faites la tête ! Je vous rends votre parole ! Oui, oui ! Vous pouvez en agir avec moi comme il vous plaira. Vous avez raison, ce que j'ai fait est sans excuse. Laissez-moi ! Abandonnez-moi ! Méprisez-moi ! Ah, si vous saviez ce que cette misérable a fait de moi ! Comme j'ai souffert du rôle ignoble qu'elle m'a forcé de jouer...

SCÈNE 5
(*dialogue croisé*)

Le fils Bigre et Justine descendent l'échelle et s'asseyent côte à côte, sur la dernière marche. Tous deux paraissent accablés.

JUSTINE : Je te le jure ! Je te le jure sur la tête de mon père et de ma mère !

LE FILS BIGRE : Je ne te croirai jamais !

Justine éclate en sanglots.

LE MAÎTRE, *à Saint-Ouen* : La misérable ! Et vous ! Vous, Saint-Ouen, comment avez-vous pu...

SAINT-OUEN : Ne me torturez pas, mon ami !

JUSTINE, *le suppliant* : Je te jure qu'il ne m'a même pas touchée !

LE FILS BIGRE : Menteuse !

LE MAÎTRE : Comment avez-vous pu ?

LE FILS BIGRE : Avec ce salaud !

Justine éclate en sanglots.

SAINT-OUEN : Comment ai-je pu ? Parce que je suis l'homme le plus infâme qui soit sous le soleil ! J'ai pour ami le meilleur des hommes et je le trahis ignominieusement. Vous me demandez pourquoi ? Parce que je suis un salaud ! Rien d'autre qu'un salaud !

JUSTINE : Ce n'est pas un salaud ! C'est ton ami !

LE FILS BIGRE, *avec colère* : Mon ami ?

JUSTINE : Ton ami, si tu veux le savoir ! Il ne m'a même pas touchée !

LE FILS BIGRE : Tais-toi !

SAINT-OUEN : Oui, rien qu'un salaud !

LE MAÎTRE : Non. Arrêtez de vous cracher dessus !

SAINT-OUEN : Si ! Je me cracherai dessus !

LE MAÎTRE : Malgré tout ce qui s'est passé, vous ne devez pas vous cracher dessus.

JUSTINE : Il m'a dit qu'il était ton ami et qu'il ne pouvait rien y avoir avec moi, même si nous étions seuls sur une île déserte.

LE MAÎTRE : Arrêtez de vous faire mal.

LE FILS BIGRE, *sa colère ébranlée* : C'est ce qu'il t'a dit ?

JUSTINE : Oui !

SAINT-OUEN : Je veux avoir mal.

LE MAÎTRE : Nous avons été tous deux victimes de la même garce, vous comme moi ! Elle vous a séduit ! Vous avez été sincère, vous m'avez tout avoué. Vous êtes toujours mon ami !

LE FILS BIGRE, *commençant à croire* : Il a dit : même sur une île déserte ?

JUSTINE : Oui !

SAINT-OUEN : Je ne suis pas digne de votre amitié.

LE MAÎTRE : Au contraire, c'est maintenant que vous en êtes digne ! Vous l'avez payée du tourment de vos remords !

LE FILS BIGRE : Il t'a vraiment dit qu'il était mon ami et qu'il ne pourrait pas te toucher, même si vous étiez seuls sur une île déserte ?

JUSTINE : Oui !

SAINT-OUEN : Ah, comme vous êtes généreux !

LE MAÎTRE : Embrassez-moi !

Ils s'embrassent.

LE FILS BIGRE : Il t'a vraiment dit qu'il ne te toucherait pas, même si vous étiez seuls sur une île déserte ?

JUSTINE : Oui !

LE FILS BIGRE : Sur une île déserte ? Jure-le !

JUSTINE : Je le jure !

LE MAÎTRE : Venez, buvons !

JACQUES : Ah, Monsieur, vous me faites de la peine !

LE MAÎTRE : À notre amitié, qu'aucune grue ne peut anéantir.

LE FILS BIGRE : Même sur une île déserte. J'ai été injuste envers lui. C'est un véritable ami !

JACQUES : Il me semble, Maître, que nos aventures se ressemblent étrangement.

LE MAÎTRE, *sortant de son rôle* : Quoi ?

JACQUES : Je dis que nos aventures se ressemblent étrangement.

LE FILS BIGRE : Jacques est un vrai ami.

JUSTINE : Ton meilleur ami.

SAINT-OUEN : À présent, je ne pense plus qu'à la vengeance ! Cette misérable a abusé de nous, et nous allons nous venger ensemble ! Il vous suffit d'ordonner ce que je dois faire !

LE MAÎTRE, *piqué par le récit de Jacques, à Saint-Ouen* : Plus tard. Nous finirons cette histoire plus tard...

SAINT-OUEN : Non, non ! Tout de suite ! Je ferai tout ce que vous exigerez ! Dites seulement ce que vous voulez.

LE MAÎTRE : Oui, mais plus tard. Maintenant, je veux voir comment ça va finir avec Jacques.

Le Maître descend de l'estrade.

LE FILS BIGRE : Jacques !

Jacques bondit sur l'estrade et s'avance vers le fils Bigre.

LE FILS BIGRE : Je te remercie. Tu es mon meilleur ami. (*Il l'embrasse.*) Et maintenant, embrasse Justine. (*Jacques hésite.*) Eh bien, n'aie pas honte, tu as le droit de l'embrasser devant moi ! Je te l'ordonne ! (*Jacques embrasse Justine.*) Nous sommes tous trois les meilleurs amis du monde, à la vie, à la mort... Sur une île déserte... Est-il vrai que tu ne la toucherais pas ? Même sur une île déserte ?

JACQUES : La femme d'un ami ? Tu es fou !

LE FILS BIGRE : Tu es l'ami le plus fidèle !

LE MAÎTRE : Saligaud ! (*Jacques se retourne vers son Maître.*)
Mais mon aventure était encore loin de toucher à sa fin...

JACQUES : Vous ne vous êtes pas contenté des cornes ?

LE FILS BIGRE, *au comble du bonheur* : La plus fidèle des femmes ! Le plus fidèle des amis. Je suis heureux comme un roi !

En prononçant ces dernières répliques le fils Bigre sort avec Justine. Saint-Ouen reste encore pour écouter les premières répliques de la scène suivante, ensuite il sort à son tour.

SCÈNE 6

LE MAÎTRE : Mon aventure a continué et la fin a été terrible. La pire des fins que puisse avoir une aventure...

JACQUES : Et quelle est la pire fin d'une aventure ?

LE MAÎTRE : Réfléchis.

JACQUES : J'y réfléchirai... Quelle peut être la pire fin d'une aventure... Mais mon aventure aussi, Monsieur, est loin d'être terminée. J'avais perdu mon pucelage, j'avais trouvé mon meilleur ami. J'en étais si heureux que je me soûlais, mon père m'a filé une raclée, un régiment passait dans le coin, du coup, je m'enrôle, me voilà en pleine bataille, je reçois une balle au genou, on me met sur une charrette, on fait halte devant une bicoque et une femme paraît sur le seuil...

LE MAÎTRE : Tu me l'as déjà raconté.

JACQUES : Vous allez encore me couper la parole ?

LE MAÎTRE : Alors, continue !

JACQUES : Pas question ! Je ne veux pas être sans cesse interrompu.

LE MAÎTRE, *avec humeur* : Très bien. Dans ce cas, faisons un bout de chemin... Nous avons encore une longue route devant nous... Bon Dieu, comment se fait-il que nous ne soyons pas à cheval ?

JACQUES : Vous oubliez que nous sommes en scène. Comment pourrait-il y avoir des chevaux !...

LE MAÎTRE : À cause d'un spectacle ridicule, il faut que j'aie à pied. Le maître qui nous a inventés nous avait pourtant attribué des chevaux !

JACQUES : C'est ce qu'on risque quand on est l'invention de trop de maîtres.

LE MAÎTRE : Je me demande souvent, Jacques, si nous sommes de bonnes inventions. Tu crois qu'on nous a bien inventés ?

JACQUES : Qui, « on », Monsieur ? Celui qui est là-haut ?

LE MAÎTRE : Il était écrit là-haut que quelqu'un ici-bas écrirait notre histoire et je me demande s'il l'a bien écrite. Est-ce qu'au moins il avait du talent ?

JACQUES : S'il n'avait pas eu de talent, il n'aurait pas écrit.

LE MAÎTRE : Quoi ?

JACQUES : Je dis que s'il n'avait pas eu de talent, il n'aurait pas écrit.

LE MAÎTRE, *riant aux éclats* : Tu viens de montrer que tu n'es qu'un domestique. Tu crois que ceux qui écrivent ont du talent ? Et le jeune poète qui est un jour venu trouver notre maître à nous deux ? JACQUES : Je ne connais pas de poète.

LE MAÎTRE : Je vois que tu ne sais rien de notre maître. Tu es un domestique très inculte.

L'AUBERGISTE, *vient d'entrer sur la scène ; elle s'avance vers Jacques et son Maître et leur fait la révérence* : Soyez les bienvenus, Messieurs.

LE MAÎTRE : Les bienvenus ? Où cela, Madame ?

L'AUBERGISTE : À l'Auberge du Grand Cerf.

LE MAÎTRE : Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

L'AUBERGISTE : Apportez une table ! Des chaises !

Deux garçons d'auberge accourent sur la scène avec une table et des chaises qu'ils installent devant Jacques et son Maître.

L'AUBERGISTE : Il était écrit qu'en chemin vous vous arrêteriez dans notre auberge où vous allez manger, boire, dormir et écouter la patronne qui est renommée à cent lieues à la ronde pour son incomparable grande gueule.

LE MAÎTRE : Comme si mon domestique ne me suffisait pas !

L'AUBERGISTE : Qu'est-ce que ces messieurs vont prendre ?

LE MAÎTRE, *regardant l'Aubergiste avec gourmandise* : Voilà qui mérite réflexion.

L'AUBERGISTE : Vous n'avez pas besoin de réfléchir, il est écrit que vous allez prendre du canard, des pommes de terre et une bouteille de vin...

Elle sort.

JACQUES : Monsieur, vous vouliez me dire un mot au sujet de ce poète.

LE MAÎTRE, *encore sous le charme de l'Aubergiste* : Poète ?

JACQUES : Le jeune poète qui alla trouver notre maître à nous deux...

LE MAÎTRE : Oui ! Un jour, un jeune poète est venu chez notre maître, celui qui nous a inventés. Les poètes venaient souvent l'embêter. Les jeunes poètes sont toujours légion. Ils s'accroissent d'environ quatre cent mille chaque année. Rien qu'en France. Et c'est pire chez les nations moins cultivées !

JACQUES : Et qu'en fait-on ? On les noie ?

LE MAÎTRE : C'était l'usage autrefois. À Sparte, dans le bon vieux temps. Là-bas, les poètes étaient précipités dans la mer du haut de la roche aussitôt après leur naissance. Mais en notre siècle éclairé, il est permis à quiconque de vivre jusqu'à la fin de ses jours.

L'AUBERGISTE, *apporte une bouteille de vin et remplit les verres* : Vous l'aimez ?

LE MAÎTRE, *après avoir goûté le vin* : Excellent ! Laissez-nous la bouteille. (*L'Aubergiste sort.*) Donc, un jour, un jeune poète se présente chez notre maître et tire de sa poche un papier. « Mais en voilà une surprise, dit notre maître, ce sont des vers ! – Oui, des vers, Maître, des vers de mon cru, dit le poète. Je vous prie de me dire la vérité, rien que la vérité. – Et vous n'avez pas peur de la vérité ? dit notre maître. – Non », répondit le jeune poète d'une voix tremblante. Et notre maître lui dit : « Cher ami, non seulement il m'est démontré que vos vers ne valent pas leur pesant de merde, mais jamais vous n'en ferez de meilleurs ! – C'est fâcheux, dit le jeune poète, il faudra donc que j'en fasse de

mauvais toute ma vie. » Et notre maître de répondre : « Je vous avertis, jeune poète. Ni les dieux, ni les hommes, ni les poteaux indicateurs n'ont jamais pardonné la médiocrité aux poètes ! – Je le sais, dit le poète, mais je n'y peux rien. C'est une pulsion. »

JACQUES : Une quoi ?

LE MAÎTRE : Une pulsion. « C'est une formidable pulsion qui me pousse à écrire de mauvais vers. – Encore une fois, je vous avertis ! » s'écria notre maître ; et alors le jeune poète lui répondit : « Je sais, Maître, que vous êtes le grand Diderot, et que je suis un mauvais poète, mais nous autres les mauvais poètes, nous sommes les plus nombreux, nous aurons toujours la majorité ! L'humanité tout entière n'est composée que de mauvais poètes ! Et le public, par l'esprit, par le goût, le sentiment, n'est qu'une assemblée de mauvais poètes ! Comment pensez-vous que de mauvais poètes pourraient offenser d'autres mauvais poètes ? Les mauvais poètes qui sont le genre humain sont fous des mauvais vers ! C'est justement parce que j'écris de mauvais vers que je deviendrai un jour un grand poète consacré ! »

JACQUES : C'est ce que le jeune mauvais poète a dit à notre maître ?

LE MAÎTRE : Mot pour mot.

JACQUES : Ses paroles ne sont pas exemptes d'une certaine vérité.

LE MAÎTRE : Certes non. Et elles me font concevoir une pensée blasphématoire.

JACQUES : Je sais laquelle.

LE MAÎTRE : Tu sais laquelle ?

JACQUES : Je le sais.

LE MAÎTRE : Eh bien, dis-la.

JACQUES : Non, c'est vous qui l'avez eue en premier.

LE MAÎTRE : Tu l'as eue en même temps, ne mens pas.

JACQUES : Je l'ai eue après vous.

LE MAÎTRE : Bon, alors, quelle est donc cette pensée ? Vas-y !
Dis-la !

JACQUES : L'idée vous est venue que notre maître à nous était peut-être aussi un mauvais poète.

LE MAÎTRE : Et qui peut démontrer qu'il ne l'était pas ?

JACQUES : Croyez-vous que nous serions meilleurs si nous étions l'invention d'un autre ?

LE MAÎTRE, *songeur* : Cela dépend. Si nous étions sortis de la plume d'un vrai grand écrivain, d'un génie... certainement.

JACQUES, *tristement, après une pause* : Vous savez que c'est triste ?

LE MAÎTRE : Qu'est-ce qui est triste ?

JACQUES : Que vous ayez une si mauvaise opinion de votre créateur.

LE MAÎTRE, *regardant Jacques* : Je juge le créateur à son œuvre.

JACQUES : Nous devrions aimer notre maître qui nous a inventés. Nous serions plus heureux si nous l'aimions. Nous serions plus tranquilles et plus sûrs de nous. Mais vous, vous voudriez un meilleur créateur. Franchement, vous blasphémez, mon Maître.

L'AUBERGISTE, *apportant le repas sur un plateau* : Voici le canard, Messieurs... Quand vous aurez terminé, je vous raconterai l'histoire de M^{me} de La Pommeraye.

JACQUES, *mécontent* : Quand nous aurons terminé, c'est moi qui raconterai comment je suis devenu amoureux !

L'AUBERGISTE : C'est votre maître qui va décider qui va raconter.

LE MAÎTRE : Oh non ! Pas moi ! Cela dépend de ce qui a été écrit là-haut !

L'AUBERGISTE : Il est écrit là-haut que c'est à mon tour de raconter.

COURT MOMENT D'OBSCURITÉ

DEUXIÈME ACTE

Même disposition scénique ; à une table placée sur le devant de la scène sont assis Jacques et son Maître qui terminent leur souper.

SCÈNE 1

JACQUES : Tout a commencé par la perte de mon pucelage. Je me suis soûlé, mon père m'a filé une raclée, un régiment passait dans le coin...

L'AUBERGISTE, *entrant* : C'était bon ?

LE MAÎTRE : Délicieux !

JACQUES : Extra !

L'AUBERGISTE : Encore une bouteille ?

LE MAÎTRE : Pourquoi pas ?

L'AUBERGISTE, *se tournant vers la coulisse* : Encore une bouteille !... (*À Jacques et à son Maître :*) J'avais promis à ces messieurs de leur raconter l'histoire de M^{me} de La Pommeraye après ce bon dîner...

JACQUES : Nom de Dieu ! Patronne ! Je suis en train de raconter comment je suis devenu amoureux !

L'AUBERGISTE : Les hommes tombent facilement amoureux, et aussi facilement ils vous laissent tomber. Tout le monde sait cela. Je vais donc, moi, vous raconter une histoire qui vous enseignera comment ces oiseaux-là sont punis.

JACQUES : Vous avez une grande gueule, Madame l'Aubergiste ! Vous avez là-dedans dix-huit mille tonnes de mots et vous guettez la malheureuse oreille dans laquelle vous pourrez les déverser !

L'AUBERGISTE : Voilà un domestique bien mal élevé, Monsieur. Il se croit drôle et ose interrompre une dame.

LE MAÎTRE, *réprobateur* : Jacques, s'il vous plaît...

L'AUBERGISTE : Donc, il y avait un Marquis du nom de Des Arcis. Un drôle d'oiseau, un coureur pas croyable. Bref, un type très sympathique. Mais il ne respectait pas les femmes.

JACQUES : Il avait bien raison.

L'AUBERGISTE : Monsieur Jacques, vous me coupez.

JACQUES : Madame l'hôtesse du Grand Cerf, je ne vous parle pas.

L'AUBERGISTE : Et ce Marquis-là a déniché une Marquise de La Pommeraye. Une veuve qui avait des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. Il en a fallu du temps et des efforts au Marquis, pour que la Marquise finisse par succomber et le rende heureux. Néanmoins, au bout de quelques années, le Marquis commença à s'ennuyer. Vous voyez ce que je veux dire, Messieurs. D'abord, il lui proposa de sortir un peu plus. Puis qu'elle reçoive plus souvent. Ensuite, il n'allait même plus chez elle quand elle recevait. Il avait toujours quelque chose de pressant. Et quand il venait, il parlait à peine, s'affalait dans un fauteuil, prenait un livre, le jetait, jouait avec le chien et s'endormait en présence de la Marquise. Mais M^{me} de La Pommeraye l'aimait toujours et en souffrait atrocement. Et comme elle était fière, elle s'est foutue en rogne et a décidé d'en finir.

SCÈNE 2

Pendant la dernière réplique de l'Aubergiste, le Marquis est entré par-derrière sur l'estrade ; il porte une chaise, la pose et s'y vautre paresseusement avec un air blasé.

L'AUBERGISTE, *se tournant vers le Marquis* : Mon ami...

UNE VOIX, *derrière la scène* : Patronne !

L'AUBERGISTE, *vers la coulisse* : Qu'est-ce qu'il y a ?

LA VOIX, *derrière la scène* : La clé du garde-manger !

L'AUBERGISTE : Elle est au clou... (*Au Marquis* :) Mon ami, vous rêvez...

Elle monte sur l'estrade et s'approche du Marquis.

LE MARQUIS : Vous aussi, vous rêvez, Marquise.

L'AUBERGISTE : Il est vrai, et même assez tristement.

LE MARQUIS : Et qu'avez-vous, Marquise ?

L'AUBERGISTE : Rien.

LE MARQUIS, *tout en bâillant* : Ce n'est pas vrai ! Allons, Marquise, racontez-moi cela. Au moins, cela dissipera notre ennui.

L'AUBERGISTE : Vous vous ennuyez ?

LE MARQUIS : Non, non !... Mais il y a des jours... où...

L'AUBERGISTE : Où nous nous ennuyons ensemble...

LE MARQUIS : Non ! Vous vous trompez, ma chère... Mais il y a des jours... Dieu sait pourquoi..

L'AUBERGISTE : Mon ami, il y a longtemps que je veux vous faire une confidence. Mais je crains de vous affliger.

LE MARQUIS : Vous pourriez m'affliger, vous ?

L'AUBERGISTE : Dieu sait que je n'y suis pour rien.

UNE VOIX, *dans la coulisse* : Patronne !

L'AUBERGISTE, *se tournant vers la coulisse* : Jean, je vous ai déjà dit d'arrêter de me déranger. Appelez le Patron !

LA VOIX : Il n'est pas là !

L'AUBERGISTE : Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

LA VOIX : C'est le marchand de paille.

L'AUBERGISTE : Paye-le et fiche-le dehors... (*Au Marquis* :) Oui, Marquis, cela s'est fait à mon insu et j'en suis moi-même désolée. La nuit, je m'interroge et je me dis : le Marquis est-il moins digne d'amour ? Ai-je quelque chose à lui reprocher ? Serait-il infidèle ? Non ! Alors pourquoi mon cœur a-t-il changé, puisque le sien est resté le même ? Je n'ai plus cette même inquiétude quand il tarde à venir, ni cette douce émotion quand il arrive.

LE MARQUIS, *avec joie* : Vraiment ?

L'AUBERGISTE, *se couvre les yeux de ses mains* : Ah, Marquis, épargnez-moi les reproches... Ou plutôt non, ne m'épargnez pas. Je les mérite... Mais devais-je cacher tout cela ? C'est moi qui ai changé, pas vous. Voilà pourquoi je vous estime plus que jamais. Je refuse de me mentir à moi-même. L'amour a quitté mon cœur. C'est une affreuse découverte, mais elle n'en est pas moins vraie.

LE MARQUIS, *se précipite avec bonheur à ses genoux* : Vous êtes charmante, la plus charmante de toutes. Quelle joie vous me donnez ! Votre franchise me fait honte. Comme vous m'êtes supérieure ! Que je suis petit en face de vous ! Car l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Mais moi, je n'ai pas eu le courage de parler.

L'AUBERGISTE : C'est vrai ?

LE MARQUIS : Tout ce qu'il y a de plus vrai et il ne nous reste qu'à nous réjouir d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait.

L'AUBERGISTE : En effet, quel malheur que l'un aime encore tandis que l'autre n'aime plus.

LE MARQUIS : Jamais vous ne m'avez semblé aussi belle qu'en ce moment. Si l'expérience ne m'avait rendu prudent, je dirais même que je vous aime plus que jamais.

L'AUBERGISTE : Mais, Marquis, qu'allons-nous faire ?

LE MARQUIS : Nous ne nous sommes jamais trompés ni menti. Vous avez droit à toute mon estime et je ne crois pas avoir entièrement perdu la vôtre. Nous pouvons être les meilleurs amis. Nous nous soutiendrons dans nos intrigues amoureuses ! Et qui sait ce qui peut un jour se passer...

JACQUES : Ma foi, qui sait ?

LE MARQUIS : Peut-être...

UNE VOIX, *derrière la scène* : Où est passée ma femme ?

L'AUBERGISTE, *avec mauvaise humeur, tournée vers la coulisse* : Qu'est-ce que tu veux ?

LA VOIX, *derrière la scène* : Rien !

L'AUBERGISTE, à Jacques et à son Maître : Messieurs, c'est à devenir cinglée ! Quand on croit être enfin tranquille dans ce trou perdu, que tout le monde dort, il faut qu'il m'appelle. Il m'en a fait perdre le fil, cette vieille came...

Elle descend de l'estrade.

Messieurs, plaignez-moi...

SCÈNE 3

LE MAÎTRE : Je vous plains volontiers, Madame l'Aubergiste. (*Il lui donne une tape sur le derrière.*) Mais en même temps, je dois vous féliciter, car vous racontez fort bien. Je viens d'avoir une idée singulière. Qu'est-ce qui se passerait si vous aviez pour époux, à la place de votre mari que vous venez de traiter de vieille came, Monsieur Jacques ici présent ? En d'autres termes, que pourrait faire, avec une femme archibavarde, un mari qui n'arrête pas de parler ?

JACQUES : Il ferait exactement ce qu'on m'a fait pendant les années que j'ai passées chez mon grand-père et ma grand-mère. C'étaient des gens très sérieux. Ils se levaient, ils s'habillaient, ils allaient travailler. Ils déjeunaient puis ils retournaient travailler. Le soir, la grand-mère cousait et le grand-père lisait la Bible et personne n'ouvrait la bouche de toute la journée.

LE MAÎTRE : Et toi, que faisais-tu ?

JACQUES : Je courais dans la chambre avec un bâillon sur la bouche !

L'AUBERGISTE : Avec un bâillon ?

JACQUES : Mon grand-père aimait le silence. Ce qui fait que j'ai passé les douze premières années de ma vie avec un bâillon...

L'AUBERGISTE, *se tournant vers la coulisse* : Jean ?

UNE VOIX, *dans la coulisse* : Ouais...

L'AUBERGISTE : Deux bouteilles ! Pas de celles que l'on donne aux clients. Celles qui sont tout au fond, derrière les fagots !

LA VOIX : Entendu !

L'AUBERGISTE : Monsieur Jacques, j'ai changé d'avis. Vous êtes un homme attendrissant. Je viens d'imaginer que vous avez un bâillon sur la bouche et que vous éprouvez une affreuse envie de parler, et du coup, j'ai senti pour vous un amour immense. Vous savez quoi ?... Faisons la paix. (*Ils s'embrassent.*)

*Entre un garçon, Jean, qui pose deux bouteilles sur la table.
Il les ouvre et remplit trois verres.*

L'AUBERGISTE : Messieurs, vous ne boirez pas de meilleur vin de toute votre vie !

JACQUES : Madame l'Aubergiste, vous avez dû être un sacré bout de belle femme !

LE MAÎTRE : Goujat ! Notre hôtesse *est* un sacré bout de belle femme !

L'AUBERGISTE : Ça n'est plus ce que c'était. Vous auriez vu ça autrefois ! Mais glissons... Revenons à M^{me} de La Pommeraye...

JACQUES, *levant son verre* : Mais buvons d'abord à la santé de toutes les têtes que vous avez tournées !

L'AUBERGISTE : Volontiers. (*Ils trinquent et boivent.*) Mais revenons à M^{me} de La Pommeraye.

JACQUES : Pas avant d'avoir bu à la santé de Monsieur le Marquis, car j'ai peur pour lui.

L'AUBERGISTE : Et vous avez bien raison.

De nouveau, ils trinquent et boivent.

SCÈNE 4

Pendant les dernières répliques de la scène précédente la Mère et la Fille sont entrées sur l'estrade par le fond de la scène.

L'AUBERGISTE : Est-ce que vous imaginez sa fureur ? Elle apprend au Marquis qu'elle ne l'aime plus et le Marquis gambade de joie ! Messieurs, c'était une femme fière ! *(Elle se tourne vers la Mère et la Fille :)* Elle a retrouvé ces deux créatures. Elle les avait connues autrefois. La mère et la fille. Un procès les avait appelées à Paris, elles l'avaient perdu et elles étaient ruinées. La mère en était réduite à tenir un tripot.

LA MÈRE, *du haut de l'estrade* : Nécessité fait loi. J'ai bien essayé de mettre ma fille à l'Opéra. Mais est-ce ma faute si cette petite dinde a une voix de crécelle !

L'AUBERGISTE : Le tripot était fréquenté par des messieurs, on jouait, on soupait et, toujours, un ou deux convives restaient pour passer la nuit avec la fille ou avec la mère. C'étaient donc des...

JACQUES : Oui, c'étaient des... Mais buvons quand même à leur santé, car elles sont tout à fait potables.

Jacques lève son verre ; ils trinquent et boivent tous les trois.

LA MÈRE, *s'adressant à l'Aubergiste* : Pour vous parler franchement, Madame la Marquise, nous faisons un métier

délicat et périlleux.

L'AUBERGISTE, *montant vers elle sur l'estrade* : J'espère que dans ce métier, vous n'êtes pas trop renommées ?

LA MÈRE : Heureusement, je ne crois pas. Notre... commerce... se trouve rue de Hambourg... assez en dehors...

L'AUBERGISTE : Je suppose que vous ne tenez pas trop à ce métier. Si je me mettais en tête de vous faire connaître un sort un peu plus brillant, vous seriez d'accord ?

LA MÈRE, *avec gratitude* : Ah, Madame la Marquise !

L'AUBERGISTE : Mais il faut que vous m'obéissiez au doigt et à l'œil.

LA MÈRE : Comptez sur nous.

L'AUBERGISTE : Bien, retournez chez vous ! Vendez vos meubles. Et vendez aussi vos robes un tant soit peu voyantes.

JACQUES, *levant son verre* : Je bois à la santé de Mademoiselle. Elle a l'air bien mélancolique, sans doute est-ce de changer de maître chaque nuit.

L'AUBERGISTE, *à Jacques, du haut de l'estrade* : Ne riez pas. Si vous saviez comme c'est à vomir, parfois ! (*Aux deux femmes* :) Je vais vous louer un petit appartement. Je le ferai meubler le plus sobrement du monde. Vous n'en sortirez que pour aller aux offices et pour en revenir. Vous irez dans les rues les yeux baissés et vous ne sortirez jamais l'une sans l'autre. Vous ne parlerez que de Dieu. Et moi, naturellement, je ne vous verrai pas chez vous. Je ne suis pas digne... de fréquenter d'aussi saintes femmes... Et maintenant, obéissez !

Les deux femmes sortent.

LE MAÎTRE : Cette femme me fait peur.

L'AUBERGISTE, *au Maître, du haut de la scène* : Et vous ne la connaissez pas encore.

SCÈNE 5

Le Marquis vient d'entrer de l'autre côté de la scène et touche délicatement le bras de l'Aubergiste. Celle-ci tourne vers lui un regard surpris.

L'AUBERGISTE : Oh, Marquis ! Comme je suis heureuse de vous voir ! Où en êtes-vous de vos aventures ? Et ces jeunes tendrons ?

Le Marquis la prend par le bras et tous les deux vont et viennent lentement sur l'estrade ; il se penche vers elle et lui chuchote quelque chose à l'oreille en réponse à sa question.

LE MAÎTRE : Regarde, Jacques ! Il lui raconte tout ! Quel cochon candide !

L'AUBERGISTE : Je vous admire. (*De nouveau, le Marquis lui chuchote à l'oreille.*) Vous avez toujours beaucoup de succès auprès des femmes !

LE MARQUIS : Et vous, vous n'avez rien à me confier ? (*L'Aubergiste hoche la tête.*) Et ce petit comte, ce nabot, ce nain, si assidu...

L'AUBERGISTE : Je ne le vois plus.

LE MARQUIS : Mais voyons ! Pourquoi avoir repoussé ce nain ?

L'AUBERGISTE : Il ne me plaît pas.

LE MARQUIS : Comment se peut-il qu'il ne vous plaise pas ? C'est le nain le plus adorable de tous les nains ! Vous m'aimeriez encore ?

L'AUBERGISTE : Cela se peut...

LE MARQUIS : Vous compteriez sur mon retour et vous vous ménageriez tous les avantages d'une conduite sans reproche ?

L'AUBERGISTE : Ça vous fait peur ?

LE MARQUIS : Vous êtes une femme dangereuse !

Le Marquis et l'Aubergiste vont et viennent sur l'estrade comme s'ils étaient à la promenade ; un autre couple s'avance à leur rencontre : c'est la Mère et la Fille.

L'AUBERGISTE, *feignant la surprise* : Ah, mon Dieu, est-ce possible ! (*Elle lâche le bras du Marquis et s'avance vers les deux femmes.*) Est-ce vous, Madame ?

LA MÈRE : Oui, c'est moi...

L'AUBERGISTE : Comment allez-vous ? Qu'êtes-vous devenues depuis tout ce temps ?

LA MÈRE : Vous connaissez nos malheurs. Nous vivons modestement et très retirées.

L'AUBERGISTE : Je vous approuve de vivre retirées, mais pourquoi me délaisser, moi...

LA FILLE : Madame, je vous ai dix fois rappelée à Maman, mais elle me disait : « M^{me} de La Pommeraye ? Elle nous a certainement oubliées. »

L'AUBERGISTE : Quelle injustice ! Je suis heureuse de vous voir. Voilà M. le Marquis des Arcis. C'est mon ami. Sa présence ne

vous gênera pas. Comme mademoiselle a grandi !

Ils continuent tous les quatre leur promenade.

LE MAÎTRE : Écoute, Jacques, cette aubergiste me plaît. Je parie qu'elle n'est pas née dans cette auberge. Elle est d'une autre condition. Ce sont des choses que je devine.

L'AUBERGISTE : Mais vraiment ! Comme mademoiselle a embelli !

LE MAÎTRE : Tu peux y aller, c'est une noble femelle.

LE MARQUIS, *aux deux femmes* : Mais restez encore un peu ! Ne partez pas !

LA MÈRE, *timidement* : Non, non, il faut aller aux vêpres... Venez, mademoiselle !

Elles s'inclinent et s'éloignent.

LE MARQUIS : Mon Dieu, Marquise, qui sont ces femmes ?

L'AUBERGISTE : Ce sont les créatures les plus heureuses que je connaisse. Avez-vous remarqué cette quiétude ? Cette sérénité ? Il semble que ce soit une grande sagesse de vivre retiré.

LE MARQUIS : Marquise, j'en aurais des remords si notre rupture devait vous conduire à ces tristes extrémités.

L'AUBERGISTE : Vous aimeriez mieux que je rouvre ma porte au petit comte ?

LE MARQUIS : Au nabot ? Certainement.

L'AUBERGISTE : Vous me le conseillez ?

LE MARQUIS : Sans hésitation.

L'Aubergiste descend de l'estrade.

L'AUBERGISTE, à Jacques et à son Maître, indignée : Vous l'entendez !

Puis elle prend un verre posé sur la table et boit. Ensuite elle s'assied au bord de l'estrade. Le Marquis s'assied à côté d'elle. Elle poursuit :

Comme cela me vieillit ! Quand je l'ai vue pour la première fois, elle n'était pas plus haute que trois pommes.

LE MARQUIS : Vous parlez de la fille de cette dame ?

L'AUBERGISTE : Oui. Et je me sentais comme une rose fanée en face d'une rose bourgeonnante. L'avez-vous remarquée ?

LE MARQUIS : Évidemment.

L'AUBERGISTE : Comment la trouvez-vous ?

LE MARQUIS : On dirait une vierge de Raphaël.

L'AUBERGISTE : Ce regard !

LE MARQUIS : Cette voix !

L'AUBERGISTE : Cette peau !

LE MARQUIS : Cette allure !

L'AUBERGISTE : Ce sourire !

JACQUES : Nom de Dieu, Marquis, si vous continuez comme ça, vous ne vous en sortirez jamais ! L'AUBERGISTE, à Jacques : Je vous crois, qu'il ne s'en sortira pas !

Elle se lève, prend son verre et boit.

LE MARQUIS : Ce corps !

À ces mots, il se lève et sort.

L'AUBERGISTE, à *Jacques et à son Maître* : Il a mordu à l'hameçon.

JACQUES : Madame l'Aubergiste, cette marquise est un monstre.

L'AUBERGISTE : Et le Marquis ! Il n'avait qu'à pas ne plus l'aimer !

JACQUES : Madame l'Aubergiste, vous ne connaissez sans doute pas cette jolie fable de la Gaine et du Coutelet.

LE MAÎTRE : Tu ne me l'as jamais racontée !

SCÈNE 6

Le Marquis revient vers l'Aubergiste et commence à lui parler d'une voix suppliante :

LE MARQUIS : Eh bien, Marquise, avez-vous vu vos amies ?

L'AUBERGISTE, à *Jacques et à son Maître* : Vous voyez comme il est pris ?

LE MARQUIS : Ce n'est pas bien de votre part ! Elles sont si pauvres et vous ne les invitez même pas à votre table...

L'AUBERGISTE : Je les ai invitées, mais en vain. Et ne vous étonnez pas : si l'on savait qu'elles me fréquentent, on dirait que M^{me} de La Pommeraye les protège et on ne leur ferait plus la charité.

LE MARQUIS : Comment ! Elles vivent de charité ?

L'AUBERGISTE : Oui, de la charité de leur paroisse.

LE MARQUIS : Ce sont vos amies et elles en sont à vivre de la charité !

L'AUBERGISTE : Ah, Marquis, nous sommes bien loin, nous autres gens du monde, de comprendre la délicatesse des âmes pieuses. Elles n'acceptent pas de secours de n'importe qui. Mais seulement de mains pures et sans taches.

LE MARQUIS : Savez-vous que j'ai été tenté de leur rendre visite ?

L'AUBERGISTE : Vous risqueriez de les perdre. Avec les charmes de cette jeune fille, il n'en faudrait pas plus pour faire jaser !

LE MARQUIS, *avec un soupir* : C'est cruel...

L'AUBERGISTE, d'un *ton perfide* : Oui, cruel, c'est le mot.

LE MARQUIS : Marquise, vous vous moquez de moi.

L'AUBERGISTE : J'essaie plutôt de vous mettre à l'abri d'un chagrin. Parce que, Marquis, vous vous préparez des tourments ! Vous n'allez pas confondre cette jeune fille avec les femmes que vous avez connues ! Elle ne se laissera pas tenter. Vous ne parviendrez pas à vos fins !

Le Marquis s'éloigne vers le fond de la scène d'un air accablé.

JACQUES : Cette marquise est méchante.

L'AUBERGISTE, à *Jacques* : Ne défendez pas les hommes, Monsieur Jacques. Avez-vous donc oublié à quel point M^{me} de La Pommeraye aimait le Marquis ? Elle est toujours folle de lui.

Chaque mot du Marquis est pour elle comme un coup de poignard dans le cœur ! Vous ne voyez donc pas que ce qui se prépare est un enfer pour tous les deux ?

Le Marquis revient vers l'Aubergiste. L'Aubergiste lève les yeux sur lui.

L'AUBERGISTE : Mon Dieu, comme vous avez mauvaise mine !

LE MARQUIS : Je suis hanté. Je ne peux plus tenir. Je ne peux pas dormir. Je ne peux pas manger. Pendant quinze jours, j'ai bu comme un trou puis j'ai été pieux comme un moine, pour pouvoir l'apercevoir dans l'église... Marquise, faites que je puisse la revoir ! *(La Marquise pousse un soupir.)* Mon unique amie !

L'AUBERGISTE : Je vous aiderais volontiers, Marquis, mais c'est difficile. Il ne faut pas qu'elle s'imagine que je suis de mèche avec vous...

LE MARQUIS : Je vous en supplie !

L'AUBERGISTE, *l'imitant* : Je vous en supplie !... *(Puis, froidement :)* Que m'importe que vous soyez amoureux ou pas ! Pourquoi faut-il que *je me* complique la vie ? Débrouillez-vous !

LE MARQUIS : Je vous en conjure ! Si vous m'abandonnez, je suis perdu. Si ce n'est pas pour moi, pensez à elles ! Sachez que je ne répons plus de moi ! J'enfoncerai leur porte et vous ne savez pas de quoi je suis capable !

L'AUBERGISTE : Soit... comme vous voudrez. Mais au moins, laissez-moi le temps de tout préparer...

Dans le fond de la scène, les domestiques installent une table et des chaises. Le Marquis sort...

SCÈNE 7

L'AUBERGISTE, *vers le fond de la scène où l'on voit entrer la Mère et la Fille* : Eh bien, venez, venez. Prenez place avec moi et nous allons commencer. (*Elles prennent place à table, au fond de la scène. Il y a maintenant deux tables sur la scène : une en bas, où se trouvent Jacques et son Maître, l'autre sur l'estrade.*) À l'arrivée du Marquis, nous allons toutes feindre la plus grande surprise. Mais ne vous embrouillez pas !

JACQUES, *criant à l'Aubergiste* : Madame l'Aubergiste ! Cette femme est une chienne !

L'AUBERGISTE, *assise à la table d'en haut, à Jacques assis à la table d'en bas* : Et le Marquis, Monsieur Jacques, c'est un ange, peut-être ?

JACQUES : Et pourquoi faudrait-il que ce soit un ange ? L'homme n'a-t-il donc pas d'autre choix que de faire l'ange ou la bête ? Vous seriez sans doute plus sage si vous connaissiez la fable de la Gaine et du Coutelet.

LE MARQUIS, *s'approche des femmes et feint la surprise* : Oh... Il me semble que je vous dérange !

L'AUBERGISTE, *également surprise* : Vraiment... Nous ne vous attendions pas, Monsieur le Marquis...

LE MAÎTRE : Quels comédiens !

L'AUBERGISTE : Mais puisque vous êtes ici, vous allez dîner avec nous.

Le Marquis baise la main des dames et s'assied.

JACQUES : Je suis sûr que ça ne vous amusera pas beaucoup. Pendant ce temps, je vais vous raconter la fable de la Gaine et du

Coutelet.

LE MARQUIS, *intervenant dans la discussion des dames* : Je suis tout à fait d'accord avec vous, mesdames. Que sont les plaisirs de la vie ? Poussière et fumée. Savez-vous qui est l'homme que j'admire le plus ?

JACQUES : Ne l'écoutez pas, Monsieur !

LE MARQUIS : Vous ne le savez pas ? C'est saint Siméon le Stylite. Mon saint patron.

JACQUES : La fable de la Gaine et du Coutelet est la morale de toutes les morales et le fondement de toutes les sciences.

LE MARQUIS : Imaginez, mesdames ! Siméon a passé quarante ans de sa vie sur une colonne de quarante mètres de haut à prier Dieu de lui donner la force de passer quarante ans de sa vie sur une colonne de quarante mètres de haut à prier Dieu...

JACQUES : Ne l'écoutez pas, Monsieur !

LE MARQUIS : ... de lui donner la force de passer quarante ans de sa vie sur une colonne de quarante mètres de haut à prier Dieu de lui donner la force de passer quarante ans de sa vie sur une colonne...

JACQUES : *Écoutez-moi* ! Un jour, la Gaine et le Coutelet se sont fâchés comme des chiffonniers. Le Coutelet dit à la Gaine : Gaine, mon amour, vous êtes une belle salope, tous les jours vous accueillez de nouveaux coutelets. Et la Gaine répond au Coutelet : Coutelet, mon amour, vous êtes un beau salaud, car tous les jours vous changez de gaine.

LE MARQUIS : Imaginez, mesdames ! Quarante ans de sa vie sur une colonne de quarante mètres de haut !

JACQUES : Cette dispute a commencé à table. Et celui qui était assis entre la Gaine et le Coutelet prit la parole : Ma chère Gaine, et vous, mon cher Coutelet, vous faites bien de changer de coutelets et de gaines, mais vous avez commis une erreur fatale le jour où vous vous êtes promis de ne pas en changer. Tu ne sais donc pas encore, Coutelet, que Dieu t'a fait pour que tu pénètres plusieurs gaines ?

LA FILLE : Et cette colonne, elle avait vraiment quarante mètres de haut ?

JACQUES : Et toi, Gaine, tu n'as pas compris que Dieu t'a faite pour beaucoup de coutelets ?

Le Maître a écouté Jacques sans regarder l'estrade. Après ces derniers mots, il rit.

LE MARQUIS, *avec une tendresse amoureuse* : Oui, mon enfant. Quarante mètres de haut.

LA FILLE : Est-ce que Siméon n'avait pas le vertige ?

LE MARQUIS : Non. Il n'avait pas le vertige. Et savez-vous pourquoi, ma chère enfant ?

LA FILLE : Non.

LE MARQUIS : Parce que du haut de sa colonne, il n'a jamais regardé en bas. Il regardait perpétuellement vers Dieu, vers le haut. Et celui qui regarde vers le haut ne peut jamais avoir le vertige.

LES DAMES, *étonnées* : C'est vrai !

LE MAÎTRE : Jacques !

JACQUES : Oui.

LE MARQUIS, *prenant congé des dames* : C'était pour moi un grand honneur. (*Il s'éloigne.*)

LE MAÎTRE, *amusé* : Ta fable était immorale. Je la rejette, je la nie et je la déclare nulle et non avenue. JACQUES : Mais elle vous a plu !

LE MAÎTRE : Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! À qui ne plairait-elle pas ? Bien sûr qu'elle m'a plu !

Dans le fond de la scène, les domestiques emportent la table et les chaises. Jacques et le Maître regardent de nouveau l'estrade. Le Marquis s'approche de l'Aubergiste.

SCÈNE 8

L'AUBERGISTE : Eh bien, Marquis, pourriez-vous trouver dans toute la France une femme qui ferait pour vous ce que je fais ?

LE MARQUIS, *s'agenouillant devant elle* : Vous êtes ma seule amie...

L'AUBERGISTE : Changeons de sujet. Que dit votre cœur ?

LE MARQUIS : Il faut que j'aie cette fille ou que j'en crève.

L'AUBERGISTE : Je serais très heureuse de vous sauver la vie.

LE MARQUIS : Je sais que cela va vous irriter, mais je dois vous l'avouer : je leur ai envoyé une lettre. Et un écrin de bijoux. Mais elles m'ont renvoyé l'un et l'autre.

L'AUBERGISTE, *sévèrement* : L'amour vous corrompt, Marquis. Que vous ont fait ces pauvres femmes pour les salir ? Croyez-vous que la vertu s'achète avec quelques bijoux ?

LE MARQUIS, *toujours à genoux* : Pardonnez-moi.

L'AUBERGISTE : Je vous avais prévenu. Mais vous êtes incorrigible.

LE MARQUIS : Chère amie. Je veux faire une dernière tentative. Je vais les rendre propriétaires d'une de mes maisons à la ville et d'une autre à la campagne. Je vais leur donner la moitié de tout ce que je possède.

L'AUBERGISTE : Comme vous voudrez... Mais l'honneur n'a pas de prix. Je connais ces femmes.

Elle s'éloigne du Marquis ; celui-ci reste à genoux sur la scène. Venue du côté opposé de la scène, la Mère s'avance vers l'Aubergiste et s'agenouille devant elle.

LA MÈRE : Madame la Marquise, permettez-nous de ne pas refuser cette offre ! Une si grande fortune ! Une si grande richesse ! Un si grand honneur !

L'AUBERGISTE, *à la Mère toujours à genoux* : Est-ce que vous vous imaginez que ce que je fais, je le fais pour votre bonheur ? Vous allez immédiatement repousser les offres du Marquis.

JACQUES : Que veut-elle de plus, cette femme ?

L'AUBERGISTE, *à Jacques* : Ce qu'elle veut ? Certainement pas faire le bien de ces deux femmes. Elles ne lui sont rien, Monsieur Jacques ! (*À la Mère :*) Ou vous allez m'obéir, ou je vous renvoie dans votre bordel !

Elle lui tourne le dos et se retrouve face à face avec le Marquis toujours agenouillé.

LE MARQUIS : Ah, chère amie, vous aviez raison. Elles ont refusé. Je suis désespéré. Que dois-je faire ? Ah, Marquise, vous

savez ce que j'ai résolu ? Je l'épouse.

L'AUBERGISTE, *feignant la surprise* : Marquis, l'affaire est grave et demande réflexion.

LE MARQUIS : À quoi bon réfléchir ! Je ne peux pas être plus malheureux que je ne suis.

L'AUBERGISTE : Doucement, Marquis. Puisqu'il s'agit de toute votre vie, il ne faut pas se précipiter. (*Feignant de réfléchir* :) Ces femmes sont vertueuses, c'est sûr. Leur cœur est pur comme le cristal... Peut-être avez-vous raison. La pauvreté n'est pas un vice.

LE MARQUIS : Allez les voir, je vous en prie. Et faites-leur part de mon intention.

L'Aubergiste se tourne vers le Marquis et lui tend la main ; celui-ci se redresse et tous deux sont debout face à face ; la Marquise sourit.

L'AUBERGISTE : Très bien, je vous le promets.

LE MARQUIS : Merci.

L'AUBERGISTE : Que ne ferais-je pas pour vous.

LE MARQUIS, *dans une euphorie subite* : Mais, dites-moi, vous qui êtes ma seule amie véritable, pourquoi ne vous mariez-vous pas aussi ?

L'AUBERGISTE : À qui, Marquis ?

LE MARQUIS : Au petit comte.

L'AUBERGISTE : Ce nain ?

LE MARQUIS : Il a de la fortune, de l'esprit...

L'AUBERGISTE : Et qui me garantit sa fidélité ? Vous peut-être ?

LE MARQUIS : On se passe aisément de la fidélité d'un mari.

L'AUBERGISTE : Non, non, pas moi. Je m'en offenserais. Et puis, je suis vindicative.

LE MARQUIS : Si vous êtes vindicative, eh bien, nous nous vengerons. Ça ne serait pas si mal. Vous savez quoi ? On va louer un palais tous les quatre et on y sera plus heureux qu'un trèfle à quatre feuilles.

L'AUBERGISTE : Ce ne serait pas si mal.

LE MARQUIS : Si votre nain vous gêne, nous le mettrons dans un vase sur votre table de chevet.

L'AUBERGISTE : Votre proposition me plaît beaucoup, mais je ne me marie pas. Le seul homme que je pourrais épouser...

LE MARQUIS : C'est moi ?

L'AUBERGISTE : Je peux vous l'avouer sans crainte, maintenant.

LE MARQUIS : Et pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

L'AUBERGISTE : À ce que je vois, j'ai bien fait. Celle que vous avez choisie vous convient beaucoup mieux que moi.

La Fille, en robe blanche de mariée, s'avance lentement du fond de la scène. Le Marquis la voit et s'avance à sa rencontre, comme envoûté.

LE MARQUIS : Marquise, je vous serai reconnaissant jusqu'à la mort...

Il s'avance lentement à la rencontre de la Fille. Ils s'embrassent et resteront longuement dans les bras l'un de l'autre.

SCÈNE 9

L'Aubergiste, tandis que le Marquis et la Fille prolongent leur étreinte, se dirige lentement, à reculons, vers l'autre extrémité de l'estrade sans les quitter des yeux puis elle appelle le Marquis.

L'AUBERGISTE : Marquis !

Le Marquis ne prête guère attention à ses paroles, il tient la Fille enlacée.

L'AUBERGISTE : Marquis ! *(Le Marquis tourne à peine la tête.)*
Avez-vous été satisfait de votre nuit de noces ?

JACQUES : Mon Dieu ! Et comment !

L'AUBERGISTE : J'en suis fort aise. Eh bien, maintenant, écoutez-moi. Vous aviez une honnête femme que vous n'avez pas su garder. Cette femme, c'est moi. *(Jacques se met à rire.)* Je me suis vengée en vous en faisant épouser une digne de vous. Allez rue de Hambourg et vous apprendrez comment votre femme gagnait sa vie ! Votre femme et votre belle-mère !

La Fille se jette aux pieds du Marquis.

LE MARQUIS : Infâme, infâme...

LA FILLE, *aux pieds du Marquis* : Monsieur, piétinez-moi, écrasez-moi...

LE MARQUIS : Retirez-vous, infâme...

LA FILLE : Faites de moi ce qu'il vous plaira...

L'AUBERGISTE : Courez, Marquis ! Courez rue de Hambourg !
Et faites-y poser une plaque commémorative : ici la Marquise des
Arcis a fait la putain.

L'Aubergiste éclate d'un rire sardonique.

LA FILLE, *à terre aux pieds du Marquis* : Monsieur, ayez pitié de
moi...

*Le Marquis la repousse du pied, la Fille tente de le retenir
par la jambe, mais il s'éloigne. La Fille reste à terre.*

JACQUES : Attention, patronne ! Cela ne peut pas être la fin de
l'histoire !

L'AUBERGISTE : Bien sûr que si. Ne vous risquez pas à y ajouter
quoi que ce soit.

*Jacques bondit sur l'estrade et s'immobilise à l'endroit où,
l'instant d'avant, se tenait le Marquis : la Fille lui enlace les
jambes :*

LA FILLE : Monsieur le Marquis, je vous en supplie, laissez-moi
au moins l'espoir de votre pardon !

JACQUES : Levez-vous.

LA FILLE, *à terre, le tenant par les jambes* : Faites de moi ce qu'il
vous plaira. Je me soumets à tout.

JACQUES, *d'une voix sincère et émue* : Je vous dis de vous
lever... (*La Fille n'ose pas se lever.*) Tant de filles honnêtes sont
devenues de malhonnêtes femmes. Pourquoi le contraire ne
pourrait-il pas se produire pour une fois ? (*Tendrement :*) Je suis

d'ailleurs persuadé que la débauche n'a fait que vous effleurer. Qu'elle ne vous a jamais atteinte. Levez-vous. Est-ce que vous ne m'entendez pas ? Je vous ai pardonné. Dans le pire moment de la honte, *je n'ai cessé* de voir en vous ma femme. Soyez honnête, soyez fidèle, soyez heureuse et faites que je le sois, moi. Je ne vous demande rien d'autre. Levez-vous, ma femme. Madame la Marquise, levez-vous ! Levez-vous, Madame des Arcis !

La Fille se lève, serre Jacques dans ses bras et l'embrasse éperdument.

L'AUBERGISTE, *criant de l'autre côté de la scène* : C'est une putain, Marquis !

JACQUES : Ta gueule, madame de La Pommeraye ! (*À la Fille* :) Je vous ai pardonné et je tiens à ce que vous sachiez que je ne regrette rien. Cette femme-là (*montrant l'Aubergiste*), au lieu de se venger, m'a rendu un immense service. Est-ce que vous n'êtes pas plus jeune qu'elle, plus belle et cent fois plus dévouée ? Nous allons partir ensemble à la campagne et nous y passerons de merveilleuses années. (*Il traverse avec elle l'estrade puis se tourne vers l'Aubergiste, sortant du rôle du Marquis* :) Et je dois vous dire, Madame l'Aubergiste, qu'ils ont été très heureux. Parce qu'il n'est rien de certain en ce monde, et les choses changent de sens comme souffle le vent. Et le vent souffle sans cesse et vous ne le savez même pas. Et le vent souffle et le bonheur se change en malheur et la vengeance en récompense, et une fille légère devient une femme fidèle à laquelle nul ne peut se comparer...

SCÈNE 10

Pendant les dernières phrases de Jacques, l'Aubergiste est descendue de l'estrade et s'est assise à la table où se trouve le Maître de Jacques ;

le Maître la tient par la taille et boit avec elle...

LE MAÎTRE : Jacques, je n'aime pas la façon dont tu as terminé cette histoire ! Cette fille ne méritait pas de devenir marquise ! Elle me rappelle terriblement Agathe ! Ce sont toutes deux d'horribles tricheuses.

JACQUES : Vous vous trompez, Monsieur !

LE MAÎTRE : Comment ! Moi, me tromper !

JACQUES : Vous vous trompez beaucoup.

LE MAÎTRE : Un dénommé Jacques va me donner des leçons, expliquer si moi, son maître, je me trompe ou non !

Jacques laisse la Fille, qui se retire pendant la suite du dialogue, et descend de l'estrade d'un bond :

JACQUES : Je ne suis pas un dénommé Jacques. Souvenez-vous que vous m'avez même appelé votre ami.

LE MAÎTRE, *lutinant l'Aubergiste* : Quand je voudrai t'appeler mon ami, tu seras mon ami. Et quand je t'appellerai un dénommé Jacques, tu seras un dénommé Jacques, Parce que là-haut, tu sais où, là-haut ! comme dirait ton capitaine, il est écrit là-haut que je suis ton maître. Et je t'ordonne de renier la fin de cette histoire qui me déplaît, comme elle déplaît à M^{me} de La Pommeraye, que je vénère (*embrassant l'Aubergiste*), car c'est une noble dame qui a un cul magnifique...

JACQUES : Croyez-vous vraiment, Maître, que Jacques puisse renier l'histoire qu'il a racontée ?

LE MAÎTRE : Si son maître le veut, Jacques reniera son histoire !

JACQUES : Je voudrais bien voir ça, Monsieur !

LE MAÎTRE, *lutinant toujours l'Aubergiste* : Si Jacques continue de s'obstiner, son maître va l'envoyer dans l'étable pour y dormir avec les chèvres !

JACQUES : Je n'irai pas.

LE MAÎTRE, *embrassant l'Aubergiste* : Tu iras.

JACQUES : Je n'irai pas.

LE MAÎTRE, *hurlant* : Tu iras !

L'AUBERGISTE : Monsieur, pouvez-vous faire quelque chose pour la dame que vous venez d'embrasser ?

LE MAÎTRE : Tout ce que voudra cette dame.

L'AUBERGISTE : Cessez de vous quereller avec votre serviteur. Je reconnais qu'il est bien insolent, mais je pense que vous avez besoin justement d'un domestique comme lui. Il est écrit là-haut que vous ne pouvez pas vous passer l'un de l'autre.

LE MAÎTRE, *à Jacques* : Tu entends, valet. M^{me} de La Pommeraye vient de dire que je ne me débarrasserai jamais de toi.

JACQUES : Vous allez vous débarrasser de moi, Maître, car je vais aller dormir dans l'étable avec les chèvres.

LE MAÎTRE, *se levant* : Tu n'iras pas !

JACQUES : J'irai ! (*Il sort lentement.*)

LE MAÎTRE : Tu n'iras pas !

JACQUES : J'irai !

LE MAÎTRE : Jacques ! (*Jacques sort lentement, de plus en plus lentement.*) Mon petit Jacques ! (*Jacques sort...*) Mon cher petit Jacques... (*Le Maître lui court après, le saisit par le bras.*) Eh bien, tu as entendu ? Que ferai-je sans toi ?

JACQUES : Bien. Mais pour éviter de nouvelles disputes, nous devrions nous mettre d'accord une fois pour toutes sur quelques principes.

LE MAÎTRE : Je suis pour.

JACQUES : Stipulons ! Qu'attendu qu'il est écrit là-haut que je vous suis indispensable, j'en abuserai chaque fois que l'occasion s'en présentera.

LE MAÎTRE : Ce n'est pas écrit là-haut !

JACQUES : Tout cela a été stipulé au moment où notre maître nous inventait. Il a décidé que vous auriez l'apparence et que j'aurais la substance. Que vous donneriez les ordres, mais que je choisirais lesquels. Que vous auriez le pouvoir, mais moi l'influence.

LE MAÎTRE : Si c'est comme ça, on change, je prends ta place.

JACQUES : Vous n'y gagneriez rien. Vous perdriez l'apparence et vous n'auriez pas la substance. Vous perdriez le pouvoir sans avoir l'influence. Restez, Monsieur, ce que vous êtes. Si vous êtes un bon maître, un maître obéissant, vous ne vous en trouverez pas plus mal.

L'AUBERGISTE : Amen. Il fait nuit noire et il est écrit là-haut que nous avons beaucoup bu et que nous allons nous coucher.

COURT MOMENT D'OBSCURITÉ

TROISIÈME ACTE

SCÈNE 1

La scène est totalement vide ; le Maître et Jacques sont sur le devant de la scène.

LE MAÎTRE : Mais dis-moi, où sont nos chevaux ?

JACQUES : Laissez vos questions stupides, Monsieur.

LE MAÎTRE : Un tel non-sens ! Comme si un gentilhomme français parcourait la France à pied ! Est-ce que tu connais celui qui s'est permis de nous réécrire ?

JACQUES : Un imbécile, Monsieur. Mais maintenant que nous sommes réécrits, on n'y peut plus rien.

LE MAÎTRE : Que périssent tous ceux qui se permettent de réécrire ce qui a été écrit ! Qu'ils soient empalés et brûlés à petit feu ! Qu'ils soient châtrés et qu'on leur coupe les oreilles ! J'ai mal aux pieds. JACQUES : Monsieur, ceux qui réécrivent ne sont jamais brûlés et tout le monde les croit.

LE MAÎTRE : Tu penses que l'on croira celui qui a réécrit notre histoire ? Que l'on ne va pas regarder dans le « texte » pour voir qui nous sommes vraiment ?

JACQUES : Monsieur, on a réécrit bien d'autres choses que notre histoire. Tout ce qui est jamais advenu en ce bas monde a

déjà été réécrit des centaines de fois et personne n'a jamais songé à vérifier ce qui s'était passé en réalité. L'histoire des hommes a été réécrite si souvent que les gens ne savent plus qui ils sont.

LE MAÎTRE : Tu m'effraies. Alors ces gens-là (*montrant le public*) vont croire que nous n'avions même pas de chevaux et que nous avons dû parcourir notre histoire comme des va-nu-pieds ?

JACQUES, *montrant le public* : Ceux-là ? On peut leur faire croire n'importe quoi !

LE MAÎTRE : Je te trouve bien mal luné, aujourd'hui. Nous aurions dû rester à l'Auberge du Grand Cerf.

JACQUES : Je n'avais rien contre.

LE MAÎTRE : Quand même... Cette femme n'est pas née dans une auberge. Je te le dis.

JACQUES : Et où donc ?

LE MAÎTRE, *songeur* : Je ne sais pas. Mais cette diction, cette allure...

JACQUES : Il me semble, Monsieur, que vous êtes en train de tomber amoureux.

LE MAÎTRE, *haussant les épaules* : Si c'est écrit là-haut... (*Après une pause* :) Ce qui me rappelle que tu n'as pas encore fini de me dire comment toi tu es tombé amoureux.

JACQUES : Il ne fallait pas donner hier la priorité à l'histoire de M^{me} de La Pommeraye.

LE MAÎTRE : Hier, j'ai donné la préférence à une grande dame. Tu ne comprendras jamais rien à la galanterie. Mais puisque nous sommes seuls maintenant, c'est à toi que je donne la priorité, devant tout le monde.

JACQUES : Je vous en remercie, Monsieur. Eh bien, écoutez. Quand j'ai perdu mon pucelage, je me suis soûlé. Quand je me suis soûlé, mon père m'a filé une raclée. Quand mon père m'a eu filé une raclée, je me suis enrôlé...

LE MAÎTRE : Tu te répètes, Jacques !

JACQUES : Moi ? Me répéter ? Monsieur, il n'y a rien de plus humiliant que de se répéter. C'est une chose qu'il ne fallait pas me dire. Je vous jure que je n'ouvrirai plus la bouche jusqu'à la fin de la représentation...

LE MAÎTRE : Jacques, je t'en prie.

JACQUES : Vous m'en priez, vous m'en priez vraiment ?

LE MAÎTRE : Oui.

JACQUES : Très bien. Où en étais-je ?

LE MAÎTRE : Ton père t'a filé une raclée. Tu t'es enrôlé et, finalement, tu t'es retrouvé dans une bicoque où on a pris soin de toi et où il y avait cette très jolie femme avec ce gros cul...
(*S'interrompant* :) Jacques... Écoute, Jacques... Dis-moi franchement... mais tout à fait franchement, tu comprends... Est-ce vrai que cette femme avait un gros cul, ou dis-tu cela pour me faire plaisir...

JACQUES : Monsieur, pourquoi ces questions inutiles ?

LE MAÎTRE, *mélancolique* : Elle n'avait pas un gros cul, n'est-ce pas ?

JACQUES, *tendrement* : Ne posez pas de questions, Monsieur. Vous savez que je n'aime pas vous mentir.

LE MAÎTRE, *mélancolique* : Donc, tu m'as menti, Jacques.

JACQUES : Ne m'en veuillez pas.

LE MAÎTRE, *avec nostalgie* : Je ne t'en veux pas, mon petit Jacques. Tu m'as menti par affection.

JACQUES : Oui, Monsieur. Je sais à quel point vous aimez les femmes qui ont un gros cul.

LE MAÎTRE : Tu es bon. Tu es un bon serviteur. Les serviteurs doivent être bons et dire à leurs maîtres ce que leurs maîtres veulent entendre. Surtout pas de vérité inutile, Jacques.

JACQUES : Ne craignez rien, Monsieur, je n'aime pas les vérités inutiles. Je ne connais rien de plus stupide qu'une vérité inutile.

LE MAÎTRE : Par exemple ?

JACQUES : Par exemple, que nous sommes mortels. Ou bien que ce monde est pourri. Comme si nous ne le savions pas. Et vous les connaissez, ces hommes qui entrent sur scène en héros et qui s'écrient : « Ce monde est pourri ! » Le public applaudit, mais ce n'est pas ça qui intéresse Jacques, parce que Jacques le savait deux cents, quatre cents, huit cents ans avant eux, et pendant qu'ils crient que ce monde est pourri, il préfère inventer, pour plaire à son maître...

LE MAÎTRE : ... à son maître pourri...

JACQUES : ... à son maître pourri, quelques femmes qui ont de très gros culs comme son maître les aime.

LE MAÎTRE : Seuls moi et celui qui est au-dessus de nous savons que tu es le meilleur serviteur d'entre les serviteurs qui ont jamais servi.

JACQUES : Donc, ne posez pas de questions, ne cherchez pas à savoir la vérité et écoutez-moi : elle avait un gros cul... Attendez, de laquelle est-ce que je parle ?

LE MAÎTRE : De celle de la bicoque où on a pris soin de toi.

JACQUES : Oui. J'y ai passé une semaine au lit pendant que les médecins ont bu tout leur vin, si bien que mes bienfaiteurs ont cherché à se débarrasser de moi au plus vite. Heureusement, l'un des médecins qui me soignaient était guérisseur au château et sa femme a intercédé en ma faveur : ils m'ont emmené chez eux.

LE MAÎTRE : Donc, il n'y a rien eu entre toi et cette jolie femme de la bicoque.

JACQUES : Non.

LE MAÎTRE : C'est bien dommage. Enfin ! Et la femme du médecin, celle qui a intercédé en ta faveur, comment était-elle ?

JACQUES : Blonde.

LE MAÎTRE : Comme Agathe.

JACQUES : De longues jambes.

LE MAÎTRE : Comme Agathe. Et le cul ?

JACQUES : Comme ça, Monsieur !

LE MAÎTRE : Tout à fait Agathe ! (*Avec indignation* :) Ah ! la méchante fille ! Je me serais comporté avec elle bien plus sévèrement que le Marquis des Arcis avec cette petite tricheuse ! Bien autrement que le fils Bigre avec Justine !

Saint-Ouen est entré depuis quelque temps sur l'estrade et écoute avec intérêt la conversation de Jacques et de son Maître.

SAINT-OUEN : Et pourquoi n'en avez-vous rien fait ?

JACQUES, *au Maître* : Vous l'entendez, il se moque de vous ! C'est un salaud, Monsieur, et je vous l'ai dit la première fois que vous m'avez parlé de lui...

LE MAÎTRE : J'admets que c'est un salaud, mais pour l'instant il n'a rien fait d'autre que ce que tu as fait à ton ami Bigre.

JACQUES : Et pourtant, il est clair que c'est un salaud et moi pas.

LE MAÎTRE, *frappé par la vérité de cette remarque* : C'est vrai. Vous avez tous les deux séduit les femmes de vos meilleurs amis. Et pourtant, c'est un salaud et pas toi. Comment expliquer ça ?

JACQUES : Je n'en sais rien. Mais il me semble que dans cette énigme se cache une profonde vérité.

LE MAÎTRE : Certainement, et je sais laquelle ! Ce qui vous distingue, ce ne sont pas vos actions, ce sont vos âmes ! Toi, après avoir cocufié ton ami Bigre, tu t'es soûlé de tristesse.

JACQUES : Je ne veux pas vous enlever vos illusions. Ce n'est pas de tristesse que je me suis soûlé, mais de bonheur...

LE MAÎTRE : Tu ne t'es pas soûlé parce que tu étais triste ?

JACQUES : C'est moche, Monsieur, mais c'est ainsi.

LE MAÎTRE : Jacques, peux-tu faire quelque chose pour moi ?

JACQUES : Pour vous ? Tout ce que vous voudrez.

LE MAÎTRE : Convenons que tu t'es soûlé de tristesse.

JACQUES : Si vous le souhaitez, Monsieur.

LE MAÎTRE : Je le souhaite.

JACQUES : Soit, Monsieur, je me suis soûlé de tristesse.

LE MAÎTRE : Je te remercie. Je veux que tu te distingues le plus possible de cette crapule (*à ces mots, il se tourne vers Saint-Ouen qui est toujours sur l'estrade*), qui ne s'est d'ailleurs pas du tout contenté de me faire cocu...

Le Maître monte sur l'estrade.

SCÈNE 2

SAINT-OUEN : Mon ami ! Je ne songe plus maintenant qu'à la vengeance ! Cette misérable nous a offensés tous deux et nous nous vengerons ensemble !

JACQUES : Oui, je me souviens, c'est bien là qu'on en était resté. Mais vous, Monsieur ! Qu'allez-vous répliquer à ce rat ?

LE MAÎTRE, *se tourne vers Jacques du haut de la scène, d'un ton pathétique et pitoyable* : Moi ? Regarde-moi, Jacques, regarde-moi, mon petit, et pleure sur mon sort ! (*À Saint-Ouen* :) Écoutez, Saint-Ouen, je suis prêt à oublier votre trahison, mais à une condition.

JACQUES : Bravo, mon maître ! Ne vous laissez pas faire !

SAINT-OUEN : Je ferai n'importe quoi. Faut-il me jeter par la fenêtre ? (*Le Maître sourit et se tait.*) Me pendre ? (*Le Maître se tait.*) Me noyer ? (*Le Maître se tait.*) M'enfoncer ce couteau dans la poitrine ? Oui, oui ! (*Il ouvre sa chemise et pointe un couteau contre sa poitrine.*)

LE MAÎTRE : Laissez ce couteau. (*Il lui arrache le couteau des mains* :) D'abord, on va boire un coup, et je vous dirai ensuite à quelle terrible condition je vous pardonnerai... (*Il prend une bouteille qui traîne depuis les scènes précédentes.*) Dites-moi, Agathe est donc voluptueuse ?

SAINT-OUEN : Ah, si seulement vous pouviez le savoir comme je le sais !

JACQUES, *à Saint-Ouen* : Elle a de longues jambes ?

SAINT-OUEN, *à Jacques, à mi-voix* : Même pas.

JACQUES : Et un beau gros cul ?

SAINT-OUEN, *même jeu* : En goutte d'huile.

JACQUES, *au Maître* : Je vois que vous êtes un rêveur, Monsieur, et je ne vous en aime que plus.

LE MAÎTRE, *à Saint-Ouen* : Je vais te dire ma condition. Nous allons vider cette bouteille et puis tu vas me parler d'Agathe. Comment elle est au lit. Ce qu'elle dit. Comment elle bouge. Ce qu'elle fait. Ses soupirs. Tu raconteras, nous boirons, et moi, j'imaginerai...

Saint-Ouen se tait et regarde le Maître de Jacques.

LE MAÎTRE : Eh bien, tu es d'accord ? Qu'y a-t-il ? Parle !
(*Saint-Ouen se tait.*) Tu m'entends ?

SAINT-OUEN : Oui.

LE MAÎTRE : Tu es pour ?

SAINT-OUEN : Oui.

LE MAÎTRE : Alors, pourquoi ne bois-tu pas ?

SAINT-OUEN : Je te regarde.

LE MAÎTRE : Je m'en aperçois.

SAINT-OUEN : Nous sommes de la même taille. Dans l'obscurité, on peut nous prendre l'un pour l'autre.

LE MAÎTRE : À quoi penses-tu ? Pourquoi ne commences-tu pas à raconter ? J'ai hâte d'imaginer, moi ! Sacré nom, je n'y tiens plus, Saint-Ouen. Je veux que tu me racontes.

SAINT-OUEN : Vous me demandez, mon ami, la description d'une de mes nuits avec Agathe ?

LE MAÎTRE : Tu ne sais pas ce que c'est que la passion ! Oui, je te le demande ! Est-ce trop exiger ?

SAINT-OUEN : Au contraire. C'est trop peu. Que dirais-tu si au lieu de la description de la nuit, je te procurais la nuit tout court ?

LE MAÎTRE : La nuit tout court ? Une vraie nuit ?

SAINT-OUEN, *sortant deux clés de sa poche* : La petite est le passe de la rue, la grande est celle de l'antichambre d'Agathe. Voici comment je m'y prends, mon cher ami, depuis six mois. Je me promène dans la rue jusqu'à ce qu'un pot de basilic apparaisse à la fenêtre. J'ouvre la porte de la maison, je la referme silencieusement. Silencieusement, je monte. Silencieusement, j'ouvre la porte d'Agathe. À côté de sa chambre, il y a une petite garde-robe et là je me déshabille. Agathe laisse la porte de sa chambre entrouverte et, dans l'obscurité, elle m'attend dans son lit.

LE MAÎTRE : Et vous me donneriez votre place ?

SAINT-OUEN : De tout mon cœur. Mais j'ai un petit souhait...

LE MAÎTRE : Eh bien, dis !

SAINT-OUEN : Je peux ?

LE MAÎTRE : Bien sûr, *je ne* souhaite rien d'autre que vous faire plaisir.

SAINT-OUEN : Vous êtes le meilleur ami du monde.

LE MAÎTRE : Pas pire que vous. Alors, que puis-je faire pour vous ?

SAINT-OUEN : Je voudrais que vous restiez dans ses bras jusqu'au matin. Et j'arriverai comme si de rien n'était et je vous surprendrai.

LE MAÎTRE, *avec un petit rire pudique* : C'est une excellente idée ! Mais pas trop cruelle ?

SAINT-OUEN : Ce ne serait pas si cruel. Plutôt plaisant. Auparavant, je me déshabillerai dans la garde-robe et quand je viendrai vous surprendre, je serai...

LE MAÎTRE : Tout nu ! Oh ! Vous êtes un sacré vicieux ! Mais est-ce que c'est faisable ? Nous n'avons qu'un trousseau de clés...

SAINT-OUEN : Nous entrons ensemble dans la maison. Nous nous déshabillons ensemble dans la garde-robe et vous, vous allez dans son lit. Et, quand vous voudrez, vous me ferez un signe et je n'aurai qu'à me joindre à vous !

LE MAÎTRE : Mais c'est une excellente idée ! C'est divin !

SAINT-OUEN : Vous êtes d'accord ?

LE MAÎTRE : Tout à fait ! Mais...

SAINT-OUEN : Mais...

LE MAÎTRE : Mais... vous comprenez... non, non, je suis tout à fait d'accord. Mais, vous savez, pour la première fois, je préférerais quand même être seul... plus tard, nous pourrions...

SAINT-OUEN : Ah, je vois que vous voulez nous venger plus d'une fois.

LE MAÎTRE : C'est une vengeance si délectable...

SAINT-OUEN : C'est sûr. (*Il montre le fond de la scène où Agathe est étendue. Le Maître s'avance vers elle comme s'il était ensorcelé et Agathe lui tend les bras...*) Attention, doucement, toute la maison dort ! (*Le Maître s'étend à côté d'Agathe et la prend dans ses bras...*)

JACQUES : Je vous félicite, Monsieur, mais j'ai peur pour vous.

SAINT-OUEN, *du haut de l'estrade, à Jacques* : Mon ami, d'après toutes les règles, un valet devrait se réjouir de voir son maître berné.

JACQUES : Mon maître est un brave type et il m'obéit. Je n'aime pas que les autres maîtres, qui ne sont pas de braves types, le mènent en bateau.

SAINT-OUEN : Ton maître est un crétin et mérite le sort des crétins.

JACQUES : À certains égards, mon maître est peut-être bête. Mais j'ai trouvé dans sa bêtise une aimable sagesse que je chercherais en vain dans votre intelligence.

SAINT-OUEN : Toi, un domestique, amoureux de ton maître ! Regarde bien comment cette aventure va s'achever pour lui !

JACQUES : Pour l'instant, il est heureux et je m'en réjouis !

SAINT-OUEN : Attends un peu !

JACQUES : Je dis qu'il est heureux pour l'instant et qu'il n'en faut pas davantage. Que pouvons-nous demander de plus que d'être heureux un instant ?

SAINT-OUEN : Il le paiera cher, cet instant de bonheur !

JACQUES : Et si ce bonheur est tellement grand que tous les malheurs que vous lui avez préparés ne pèseront pas lourd dans la balance ?

SAINT-OUEN : Tiens ta langue, valet. Si je pensais que je procure à cet imbécile plus de plaisir qu'il n'aura de tourment, je m'enfoncerais pour de bon ce couteau dans la poitrine.

Il se met à crier, en direction des coulisses.

Holà, vous autres ! Qu'attendez-vous ? Le jour va poindre !

SCÈNE 3

On entend du vacarme et des cris. Des gens se précipitent vers le Maître et Agathe qui sont toujours enlacés ; dans la foule, où on devine le père et la mère d'Agathe en chemise de nuit, il y a un commissaire de police.

LE COMMISSAIRE : Mesdames, Messieurs, silence. Le délit est flagrant. Monsieur est pris sur le fait. Autant que je sache, c'est un aristocrate et un honnête homme. J'espère qu'il va réparer la faute de lui-même plutôt que d'y être contraint par la loi.

JACQUES : Mon Dieu, Monsieur, ils vous ont eu.

LE COMMISSAIRE, *au Maître de Jacques qui, pendant ce temps, s'est levé* : Suivez-moi, Monsieur.

LE MAÎTRE : Et où comptez-vous me conduire ?

LE COMMISSAIRE, *emmenant le Maître* : En prison.

JACQUES, *stupéfait* : En prison ?

LE MAÎTRE, *à Jacques* : Oui, mon petit Jacques, en prison... (*Le Commissaire s'éloigne. Le petit groupe qui s'était formé disparaît. Le Maître reste seul sur l'estrade. Saint-Ouen s'élance vers lui.*)

SAINT-OUEN : Mon ami, mon ami ! C'est abominable ! Vous, en prison ! Comment est-ce possible ? J'ai été chez Agathe ; ses parents ne voulaient même pas me parler ; ils savaient que vous êtes mon seul ami, ils m'ont accusé d'être responsable de leur malheur. Agathe a failli m'arracher les yeux. Vous la comprenez certainement...

LE MAÎTRE : Mais, Saint-Ouen, il ne tiendrait qu'à vous de me tirer d'affaire.

SAINT-OUEN : Comment ?

LE MAÎTRE : Comment ? En disant les choses telles qu'elles sont.

SAINT-OUEN : Oui, j'en ai menacé Agathe. Mais je ne peux pas le faire. Imaginez de quoi nous aurions l'air... Aussi, c'est votre faute !

LE MAÎTRE : Ma faute ?

SAINT-OUEN : Oui, votre faute. Si vous aviez approuvé ma petite cochonnerie, Agathe aurait été surprise entre deux hommes et tout cela aurait fini en dérision. Mais vous avez été bien égoïste, mon ami ! Vous vouliez prendre votre plaisir tout seul !

LE MAÎTRE : Saint-Ouen !

SAINT-OUEN : C'est ainsi, mon ami. Vous êtes puni de votre égoïsme.

LE MAÎTRE, *d'un ton de reproche* : Mon ami !

Saint-Ouen fait demi-tour et sort précipitamment.

JACQUES, *à son Maître, criant* : Nom de Dieu ! Quand cesserez-vous de l'appeler votre ami ? C'est clair pour tout le monde que ce type vous a tendu un piège et vous a lui-même dénoncé, mais vous serez toujours aveugle ! Et moi, je vais être la risée publique, parce que mon maître est un imbécile !

SCÈNE 4

LE MAÎTRE, *se tourne vers Jacques et, pendant la suite du dialogue, descend de l'estrade* : Si ce n'était qu'un imbécile, mon petit

Jacques. Mais il est surtout malheureux et c'est pire. Je suis sorti de prison, mais il a fallu que je paye des dédommagements considérables pour l'outrage fait à l'honneur de la demoiselle...

JACQUES, *consolateur* : Ça aurait pu se terminer de façon encore pire, Monsieur. Imaginez que cette fille ait été enceinte.

LE MAÎTRE : Tu as deviné.

JACQUES : Comment ?

LE MAÎTRE : Oui.

JACQUES : Elle était grosse ? (*Le Maître acquiesce ; Jacques le prend dans ses bras.*) Maître, mon pauvre petit maître ! Je sais maintenant quelle est la pire fin qu'on puisse imaginer à une histoire.

Pendant toute cette scène, le dialogue entre Jacques et son Maître est empreint d'une réelle tristesse et exempt de toute comédie.

LE MAÎTRE : Non seulement il a fallu que je paye pour l'honneur de cette petite catin, mais j'ai été condamné aux frais d'accouchement et à pourvoir à l'entretien et à l'éducation d'un mouflet qui ressemble d'une façon répugnante à mon ami Saint-Ouen.

JACQUES : Je le sais à présent. La pire fin d'une histoire humaine, c'est un mouflet. Ce sinistre point final d'une aventure. Cette tache à la fin de l'amour. Et quel âge peut avoir Monsieur votre fils ?

LE MAÎTRE : Dix ans bientôt. Je l'ai laissé tout ce temps à la campagne et je profite de notre voyage pour m'arrêter chez ces

gens, leur payer pour la dernière fois ce que je leur dois et mettre ce morveux en apprentissage.

JACQUES : Vous vous souvenez qu'au début ils m'ont demandé (*montrant le public*) où nous allions et j'ai répondu : Est-ce que l'on sait où l'on va ? Et pourtant, vous saviez fort bien où nous allions, mon triste petit maître.

LE MAÎTRE : Je veux en faire un horloger. Ou un menuisier. Plutôt un menuisier. Il tournera à perpétuité des bâtons de chaise et il aura des enfants qui feront d'autres bâtons de chaise et d'autres enfants et ceux-là engendreront à leur tour d'autres multitudes d'enfants et de chaises...

JACQUES : Le monde sera encombré de chaises et ce sera votre vengeance.

LE MAÎTRE, *avec un dégoût amer* : L'herbe ne poussera plus, les fleurs cesseront de fleurir, partout il n'y aura que des enfants et des chaises.

JACQUES : Des enfants et des chaises, rien que des enfants et des chaises, c'est une affreuse image de l'avenir. Quelle chance, Monsieur, nous mourrons à temps.

LE MAÎTRE, *pensivement* : Je l'espère bien, Jacques, parce qu'il m'arrive parfois d'être angoissé à l'idée de cette continuelle répétition des enfants et des chaises et de toute chose... Tu sais, hier soir, en entendant l'histoire de M^{me} de La Pommeraye, je me suis dit : n'est-ce pas toujours la même et immuable histoire ? Parce que enfin, M^{me} de La Pommeraye n'est qu'une réplique de Saint-Ouen. Et je ne suis qu'une autre version de ton pauvre ami Bigre, et Bigre n'est que le pendant de cette dupe de Marquis. Et je ne vois aucune différence entre Justine et Agathe et Agathe est un double de cette petite putain que le Marquis s'est finalement vu contraint d'épouser.

JACQUES, *pensivement* : Oui, Monsieur, c'est comme un manège qui tourne en rond. Vous savez, mon grand-père, celui qui me mettait un bâillon sur la bouche, lisait tous les soirs la Bible, mais ça ne lui plaisait pas toujours, il disait que même la Bible se répète sans cesse et que celui qui se répète prend ceux qui l'écoutent pour des imbéciles. Et moi, Monsieur, je me demande si celui qui a écrit là-haut tout cela ne s'est pas répété incroyablement, lui aussi, et s'il ne nous a donc pas pris pour des imbéciles... (*Jacques se tait et le Maître, triste, ne répond pas ; un silence ; puis, Jacques s'efforce de reconforter son Maître.*) Mais grand Dieu, Monsieur, ne soyez pas aussi triste, je ferai n'importe quoi pour vous distraire : vous savez quoi, mon cher petit maître, je vais vous raconter comment je suis devenu amoureux.

LE MAÎTRE, *mélancolique* : Raconte, mon petit Jacquot.

JACQUES : Quand j'ai perdu mon pucelage, je me suis soûlé.

LE MAÎTRE : Oui, je le sais déjà.

JACQUES : Ah, ne vous fâchez pas. Je passe sans transition à la femme du chirurgien.

LE MAÎTRE : C'est d'elle que tu es tombé amoureux ?

JACQUES : Non.

LE MAÎTRE, *regarde autour de lui avec une méfiance soudaine* : Alors, épargne-la-moi et va droit au but.

JACQUES : Pourquoi êtes-vous si pressé, Monsieur ?

LE MAÎTRE : Quelque chose me dit, Jacques, que nous n'avons plus beaucoup de temps.

JACQUES : Vous m'effrayez, Monsieur.

LE MAÎTRE : Quelque chose me dit que tu devrais te dépêcher de finir cette histoire.

JACQUES : Très bien, Monsieur. J'étais depuis une semaine chez le chirurgien quand je pus faire ma première sortie.

Jacques est tout à son récit et regarde davantage le public que son maître qui s'intéresse de plus en plus au paysage.

JACQUES : Il faisait une belle journée et je boitais encore beaucoup...

LE MAÎTRE : Je crois, Jacques, que nous arrivons au village où habite mon bâtard.

JACQUES : Monsieur, vous m'interrompez au plus beau moment ! Je boitais encore et j'avais encore mal au genou, mais il faisait une belle journée, je le vois comme si c'était aujourd'hui.

Sur le devant de la scène, tout au bord, apparaît Saint-Ouen. Il ne voit pas le Maître, mais le Maître le voit et le regarde. Jacques est tourné vers le public et il est entièrement absorbé par son récit.

C'était en automne, Monsieur, les arbres étaient multicolores, le ciel était bleu et j'allais par un chemin de forêt quand je vis une jeune fille qui venait à ma rencontre, et je suis bien aise que vous ne m'interrompiez pas, donc il faisait une belle journée et cette jeune fille était belle, surtout ne m'interrompez pas, Monsieur, elle venait à ma rencontre, lentement et je la regardais et elle me regardait et elle avait un beau visage mélancolique, Monsieur, elle avait un visage si mélancolique et si beau...

SAINT-OUEN, *aperçoit enfin le Maître et sursaute* : C'est vous, mon ami...

Le Maître tire son épée ; Saint-Ouen l'imité.

LE MAÎTRE : Oui, c'est moi ! Ton ami, le meilleur ami que tu aies jamais eu ! (*Il se jette sur lui, les deux hommes se battent.*) Que fais-tu ici ? Tu es venu voir ton fils ? Tu es venu voir s'il est assez dodu ? Tu es venu t'assurer que je te l'engraisse bien ?

JACQUES, *observe avec effroi le combat* : Attention ! Monsieur ! Prenez garde !

Mais le duel ne dure pas longtemps et Saint-Ouen s'écroule, touché. Jacques se penche vers lui :

Je crois qu'il a son compte. Ah, Monsieur, je crois que cela n'aurait pas dû arriver !

Jacques est penché sur le cadavre de Saint-Ouen et des paysans accourent sur la scène.

LE MAÎTRE : Jacques, vite ! File !

Et il sort de la scène en courant...

SCÈNE 5

Jacques n'a pas réussi à fuir. Plusieurs paysans se sont emparés de lui et lui lient les mains dans le dos. Jacques, les mains liées, est sur le devant de la scène et le juge le toise du regard.

LE JUGE : Alors, que dis-tu de cela, l'ami ? Tu seras jeté en prison, jugé et ensuite pendu.

JACQUES, *debout sur le devant de la scène avec les mains liées dans le dos* : Je ne peux vous dire que ce que disait mon capitaine : que tout ce qui arrive ici-bas est écrit là-haut.

LE JUGE : C'est une grande vérité...

Il sort lentement avec les paysans et Jacques reste seul sur scène pendant tout le monologue qui suit :

JACQUES : Mais on peut évidemment se demander quel est le prix de ce qui est écrit là-haut. Ah, mon maître. Trouvez-vous qu'il y a de la sagesse à ce que je finisse mes jours pendu parce que vous étiez amoureux de cette idiote d'Agathe ? Et vous ne saurez jamais comment je suis tombé amoureux. Cette belle jeune fille mélancolique était la servante du château, et j'ai été engagé au château comme domestique, mais vous ne saurez jamais la fin de l'histoire, parce qu'on va me pendre, elle s'appelait Denise et je l'aimais beaucoup, je n'ai plus été amoureux de personne après, mais nous ne nous sommes connus que quinze jours, pouvez-vous vous représenter cela, Monsieur, rien que quinze jours, quinze jours parce que mon maître d'alors, qui était mon maître et aussi le maître de Denise, me donna au Comte de Boulay, qui me donna ensuite à son frère aîné le Capitaine, qui me donna à son neveu, l'Avocat général de Toulouse, qui me donna ensuite au Comte de Trouville, puis le Comte de Trouville me donna à la Marquise du Belloy, celle qui s'est sauvée avec un Anglais et ça a fait un beau scandale, mais avant de s'enfuir, elle a pris le temps de me recommander au Capitaine de Marty, oui, Monsieur, celui-là même qui disait que tout est écrit là-haut, et le Capitaine de Marty me donna à M. Hérissant, qui me fit entrer chez M^{lle} Isselin que vous entreteniez, Monsieur, mais qui vous tapait sur les nerfs parce

qu'elle était maigre et hystérique et pendant qu'elle vous tapait sur les nerfs, je vous distrayais avec mes parloles et vous vous êtes attaché à moi et vous m'auriez certainement nourri sur mes vieux jours, parce que vous me l'aviez promis et je sais que vous auriez tenu parole, nous ne nous serions jamais quittés, nous avons été créés l'un pour l'autre, Jacques pour son maître, son maître pour Jacques. Et nous voilà séparés, à cause d'une telle bêtise ! Bon Dieu, que m'importe que vous vous soyez laissé berné par ce salaud ! Pourquoi faut-il que je sois pendu parce que vous avez bon cœur et mauvais goût ! Les bêtises qui sont écrites là-haut ! Oh ! Monsieur, celui qui a écrit notre histoire là-haut doit être un bien mauvais poète, le plus mauvais des mauvais poètes, le roi, l'empereur des mauvais poètes !

LE FILS BIGRE, *est apparu sur le devant de la scène pendant les dernières phrases de Jacques ; il le regarde d'un air interrogateur puis l'appelle* : Jacques ?

JACQUES, *sans le regarder* : Foutez-moi la paix !

LE FILS BIGRE : C'est toi, Jacques ?

JACQUES : Foutez-moi la paix, tous ! Je parle à mon maître !

LE FILS BIGRE : Nom de Dieu, Jacques, tu ne me reconnais donc pas ?

Il saisit Jacques et le tourne vers lui.

JACQUES : Bigre...

LE FILS BIGRE : Pourquoi t'a-t-on lié les mains ?

JACQUES : Parce qu'on va me pendre.

LE FILS BIGRE : Te pendre ? Non... Mon ami ! Heureusement qu'il y a encore ici-bas des amis qui se souviennent de leurs

amis ! *(Il défait les cordes qui liaient les mains de Jacques ; puis il le fait pivoter vers lui et le prend dans ses bras ; Jacques, dans les bras de Bigre, éclate d'un rire sonore)* Pourquoi ris-tu ?

JACQUES : Je viens d'engueuler un mauvais poète d'être si mauvais poète et voilà qu'il s'empresse de m'envoyer pour corriger son mauvais poème et je te le dis, Bigre, même le pire des poètes n'aurait pu inventer une fin plus joyeuse à son mauvais poème !

LE FILS BIGRE Tu ne sais pas ce que tu dis, mon ami, mais qu'importe ! Je ne t'ai jamais oublié. Tu te souviens du grenier ? *(Il rit à son tour et donne à Jacques une tape dans le dos ; Jacques rit aussi.)* Tu le vois ? *(Il montre les marches, dans le fond de la scène.)* Mon vieux, ce n'est pas un grenier ! C'est une chapelle ! C'est le temple de la fidèle amitié ! Jacques, tu n'as même pas idée du bonheur que tu nous as apporté. Tu t'es enrôlé dans l'armée, tu te souviens, et un mois plus tard, j'ai appris que Justine...

Il marque une pause chargée de sens.

JACQUES : Quoi, Justine ?

LE FILS BIGRE : Que Justine... *(Nouvelle pause éloquente :)*... allait avoir... *(Un silence :)* Eh bien ! Devine !... un enfant.

JACQUES : C'est un mois après que je me suis enrôlé que vous vous en êtes aperçus ?

LE FILS BIGRE : Mon père ne pouvait plus rien dire. Il a bien fallu qu'il consente à ce que j'épouse Justine et neuf mois plus tard... *(Pause éloquente.)*

JACQUES : Qu'est-ce que c'était ?

LE FILS BIGRE : Un garçon !

JACQUES : Et il se porte bien ?

LE FILS BIGRE, *fièrement* : Et comment ! Nous l'avons appelé Jacques en ton honneur ! Tu me croiras si tu veux, il te ressemble même un peu. Il faut que tu viennes le voir ! Justine sera folle de joie !

JACQUES, *se retournant* : Mon cher petit maître, nos aventures sont risiblement semblables...

Le jeune Bigre emmène Jacques gaiement ; ils sortent.

SCÈNE 6

LE MAÎTRE, *entre sur la scène vide ; il a l'air malheureux et il appelle Jacques* : Jacques ! Mon petit Jacquot ! (*Il regarde autour de lui.*) Depuis que je t'ai perdu, la scène est déserte comme le monde et le monde est désert comme une scène vide... Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour que tu me racontes de nouveau la fable de la Gaine et du Coutelet. C'est une fable dégoûtante. C'est pourquoi je la rejetterais, je la nierais, je la déclarerais nulle et non avenue afin que tu puisses la recommencer et la raconter chaque fois comme si c'était la première fois... Ah, mon petit Jacques, si je pouvais renier aussi l'histoire de Saint-Ouen !... Mais si tes belles histoires sont révocables, ma stupide aventure est irrévocable et j'y suis bel et bien et j'y suis sans toi et sans ces culs superbes que tu évoquais du seul mouvement naturel de tes lèvres délicieusement disertes... (*Il se met à réciter d'une voix rêveuse comme s'il récitait des alexandrins :*) Ces culs ronds et galbés comme une lune pleine !... (*De sa voix normale :*) Mais tu avais quand même raison. On ne sait pas où l'on va. Je pensais que j'allais revoir mon bâtard et je suis allé perdre à tout jamais mon cher petit Jacques.

JACQUES, *s'approche depuis l'autre côté de la scène* : Mon petit maître...

LE MAÎTRE, *se retourne, étonné* : Jacques !

JACQUES : Vous savez bien ce que disait l'Aubergiste, cette noble femelle au cul majestueux : nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre. (*Le Maître est saisi d'une vive émotion ; il tombe dans les bras de Jacques qui le console.*) Mais non, mais non, dites-moi plutôt où l'on va !

LE MAÎTRE : Est-ce que l'on sait où l'on va ?

JACQUES : Personne n'en sait rien.

LE MAÎTRE : Personne.

JACQUES : Alors, conduisez-moi.

LE MAÎTRE : Comment puis-je te conduire si l'on ne sait pas où l'on va ?

JACQUES : Comme il est écrit là-haut. Vous êtes mon maître et vous avez pour mission de me conduire.

LE MAÎTRE : Oui, mais tu as oublié ce qui est écrit un peu plus loin. C'est bien le maître qui donne des ordres, mais c'est Jacques qui choisit lesquels. Alors, j'attends !

JACQUES : Bon. Je veux donc que vous me conduisiez... en avant...

LE MAÎTRE, *regarde autour de lui, très embarrassé* : Je veux bien, mais en avant, c'est où ?

JACQUES : Je vais vous révéler un grand secret. Une astuce immémoriale de l'humanité. En avant, c'est n'importe où.

LE MAÎTRE, *jetant autour de lui un regard circulaire* : N'importe où ?

JACQUES, *décrivant un cercle d'un grand geste du bras* : Que vous regardiez n'importe où, partout c'est en avant !

LE MAÎTRE, *sans enthousiasme* : Mais c'est magnifique, Jacques ! C'est magnifique !

Il tourne lentement sur lui-même.

JACQUES, *avec mélancolie* : Oui, Monsieur, moi aussi, je trouve cela très beau.

LE MAÎTRE, *après un bref jeu de scène, tristement* : Eh bien, Jacques, en avant !

Ils se dirigent de biais vers le fond de la scène...

Prague, juillet 1971.

VARIATIONS
SUR L'ART DE LA VARIATION
par François Ricard

Milan Kundera présente lui-même son livre comme une « variation » sur Jacques le Fataliste. Déjà, Le livre du rire et de l'oubli (1979) avait introduit en littérature cette notion de « variation », que l'auteur avait empruntée à la musique, et plus particulièrement à Beethoven. Tandis que la symphonie, écrit le narrateur des Anges (sixième partie du Livre), est une « épopée musicale », c'est-à-dire une sorte de « voyage à travers l'infini du monde extérieur », les variations, elles, seraient plutôt l'exploration d'un autre espace, un voyage dans « l'infinie diversité du monde intérieur », axées qu'elles sont sur la concentration, sur la reprise, sur l'approfondissement, comme un patient forage qui, dans la matière même du semblable, creuserait d'inlassables galeries autour d'un point fixe, toujours le même, mais inaccessible autrement que par cette approche multiple et toujours recommencée. Ainsi, ajoutait Kundera, Le livre du rire et de l'oubli n'est rien d'autre qu'une suite de variations : « Les différentes parties se suivent comme les différentes étapes d'un voyage qui conduit à l'intérieur d'un thème, à l'intérieur d'une pensée, à l'intérieur d'une seule et unique situation dont la compréhension se perd pour moi dans l'immensité », bref, une inépuisable variation sur Tamina.

Or c'est dans un sens légèrement différent que Jacques et son maître constitue aussi une variation. On dirait, pour conserver l'analogie musicale, que si Le livre du rire et de l'oubli ressemble,

par exemple, aux 14 variations opus 44 en mi bémol majeur de Beethoven, Jacques et son maître se rapprocherait plutôt, mettons, des 12 variations de l'opus 66 sur le thème « Ein Mädchen oder Weibchen » de La Flûte enchantée, la différence que je veux indiquer résidant surtout dans le fait que, d'un côté, le thème est « inventé » ou « original », tandis que, de l'autre, il est tout simplement emprunté à l'œuvre d'un prédécesseur. Dans ce second cas, il y aurait donc, en plus des variations proprement dites (au pluriel), une variation (au singulier) originelle, c'est-à-dire, au point de départ, une sorte d'imitation inspiratrice.

Cette différence, toute légère qu'elle paraisse, ne laisse pas d'être extrêmement significative. Déjà, il y a dans l'art des variations ce que j'appellerais une modestie radicale, ou du moins une réserve quant à l'importance du sacro-saint contenu de l'œuvre, ramené alors à un thème de quelques mesures tout au plus, l'essentiel résidant plutôt dans l'élaboration, dans l'approfondissement de cette portion congrue. Mais quand ce thème lui-même n'est pas inventé, quand il est tout simplement imité de l'œuvre d'un autre, alors l'essentiel ressort encore plus clairement.

*

L'essentiel, c'est-à-dire, dans le cas des 12 variations de l'opus 66, la rencontre de Beethoven et de Mozart, le fait que dans une phrase de l'un, l'autre trouve un chant qui devienne pleinement le sien propre. Et de même, dans ce petit livre, par-delà le dialogue du valet et de son maître, lui-même venu du dialogue de Diderot et de Sterne, un magnifique dialogue a lieu, entre Kundera et Diderot, entre le Tchèque du XX^e siècle et le Français du XVIII^e, entre le théâtre et le roman, et c'est précisément dans cette infinie conversation, dans cet échange des voix et des pensées que se réalise le plus hautement la littérature.

Je dis bien : échange. Car si, dans les 12 variations, Mozart prête sa voix à Beethoven, le prêt inverse se produit aussi, et je n'écoute plus ensuite de la même manière le duo de Pamina et Papageno, enrichi qu'il est désormais par les variations futures de Beethoven. Ainsi en va-t-il du roman de Diderot, qui reçoit ici de Kundera autant qu'il lui donne. La cohérence propre du texte de Kundera, en effet, cette mise en scène dédoublée, qui fait se syncoper, par exemple, les rôles de l'aubergiste du Grand Cerf et de M^{me} de La Pommeraye ou ceux de Jacques et du marquis des Arcis, ce décor presque entièrement vide, peuplé seulement des paroles des acteurs, cet accent mis sur la ressemblance entre les aventures respectives de Jacques et de son maître ; bref, cette lecture théâtralisée ajoute à la cohérence même du roman de Diderot, la révèle, l'approfondit, la fait exister encore plus fortement.

En ce sens, l'on pourrait dire que le texte de Kundera et la démarche dont il témoigne illustrent magnifiquement l'idéal même de toute lecture critique (« Quand je lis, disait Jacques Brault, un peu comme un musicien ou un comédien, j'interprète le texte, je le joue sur moi, en moi »), si l'on ne craignait par là de donner une fausse idée de Jacques et son maître. Car celui-ci n'a rien d'un commentaire, rien surtout d'une « adaptation » ou d'un rewriting, et rien non plus d'une étude. C'est, dans toute la force du terme, une création.

Mais si le roman de Diderot, de la pièce de Kundera, reçoit de la lumière et comme un surcroît de signification, le plus beau est peut-être cette confiance faite par Kundera à l'œuvre de son prédécesseur et dont témoigne l'écriture de Jacques et son maître : confiance, c'est-à-dire consentement et respect, la conscience, tout en se modelant sur l'autre, de demeurer soi-même, de découvrir son propre visage dans l'évocation des traits de l'autre, et de créer tout en admirant.

On épiloguerait volontiers là-dessus. Mais on ne ferait que redire en moins bien ce que Jacques Brault, dans les passages en prose de ses Poèmes des quatre côtés, a déjà dit de la « nontraduction » et qui est, au fond, une autre manière de décrire ce que Kundera désigne ici sous le nom de variation. « Nontraduire, c'est fidélité qui aspire à l'infidélité. »

*

Il y aurait, me semble-t-il parfois, une morale des variations, voire même une métaphysique. Mais ce serait une morale et une métaphysique singulièrement ironiques, où s'exprimerait peut-être l'une des significations (ou « anti-significations ») essentielles de toute l'œuvre de Kundera, et que l'on formulerait (puisqu'il le faut bien) dans les termes suivants : l'unique est un piège, on est toujours partie d'une série, c'est-à-dire toujours moins particulier qu'on ne croit l'être, et tout le malheur vient de la recherche obsessionnelle de la différence. L'originalité est une illusion, un pur produit de l'adolescence, une forme de la prétention (voir La vie est ailleurs, ou Litost dans Le livre du rire et de l'oubli). Aussi la seule vraie liberté naît-elle avec la conscience de la répétition, la seule liberté et aussi la seule sagesse.

Déjà, dans La plaisanterie, que découvrait donc le narrateur Ludvik, sinon le caractère illusoire de sa revanche, c'est-à-dire de son désir d'unicité ? Et cette espèce d'humilité qui, à la fin du roman, lui faisait rejoindre le petit orchestre de village dont tout l'art consistait à produire d'infinies variations sur des thèmes folkloriques, que contenait donc cette humilité, sinon le sourire de celui qui a cessé de tenir à la singularité de son destin ? C'est aussi ce que Jan, à la fin du Livre du rire et de l'oubli, sera sur le point de découvrir : « La répétition est une manière de rendre la frontière visible » ; la frontière, c'est-à-dire la ligne de conscience au-delà de laquelle « le

rire retentit ». Et dans Jacques et son maître, c'est à la toute fin, également, que le Maître avouera à Jacques :

Il m'arrive parfois d'être angoissé à l'idée de cette continuelle répétition des enfants et des chaises et de toute chose... Tu sais, hier soir, en entendant l'histoire de M^{me} de La Pommeraye, je me suis dit : n'est-ce pas toujours la même et immuable histoire ? Parce que enfin, M^{me} de La Pommeraye n'est qu'une réplique de Saint-Ouen. Et je ne suis qu'une autre version de ton pauvre ami Bigre, et Bigre n'est que le pendant de cette dupe de Marquis. Et je ne vois aucune différence entre Justine et Agathe et Agathe est un double de cette petite putain que le Marquis s'est finalement vu contraint d'épouser...

« Oui, Monsieur, répond Jacques, c'est comme un manège qui tourne en rond. » Et il ajoute : « Je me demande si celui qui a écrit là-haut tout cela ne s'est pas répété incroyablement, lui aussi, et s'il ne nous a donc pas pris pour des imbéciles... » Mais l'imbécile, n'est-ce pas, c'est surtout celui qui ne veut pas voir l'universelle répétition et qui, à l'instar des jeunes amants de Mozart, croit follement pouvoir de lui-même rompre l'enchaînement de l'infinie Variation.

Mais c'est toujours don Alfonso qui aura raison : cosi fan tutte...

Montréal, novembre 1981

TRANSCRIPTION LUDIQUE

Distinguons deux choses : d'un côté : la tendance générale à réhabiliter des principes oubliés de la musique du passé, tendance qui traverse toute l'œuvre de Stravinski et celle de ses grands contemporains ; de l'autre côté : le dialogue direct que Stravinski mène une fois avec Tchaïkovski, une autre fois avec Pergolèse, puis avec Gesualdo, etc. ; ces « dialogues directs », transcriptions de telle ou telle œuvre ancienne, de tel ou tel style concret sont la manière propre à Stravinski qu'on ne rencontre pratiquement pas chez ses contemporains compositeurs (on la rencontre chez Picasso).

Adorno interprète ainsi les transcriptions de Stravinski (je souligne les mots-clés) : « Ces notes [à savoir les notes dissonantes, étrangères à l'harmonie, que Stravinski utilise, par exemple, dans *Pulcinella*, M.K.] deviennent les traces de la *violence* exercée par le compositeur contre l'idiome, et c'est cette *violence* qu'on savoure en elles, cette façon de *brutaliser* la musique, d'*attenter en quelque sorte à sa vie*. Si la dissonance était autrefois l'expression de la souffrance subjective, son âpreté, changeant de valeur, devient maintenant la marque d'une *contrainte sociale*, dont l'agent est le compositeur lanceur de modes. Ses œuvres n'ont d'autre matériau que les emblèmes de cette *contrainte*, nécessité extérieure au sujet, sans commune mesure avec lui, et qui lui est simplement imposée du dehors. Il se pourrait que le large retentissement qu'ont connu les œuvres néoclassiques de Stravinski ait été dû en grande partie au fait que

sans en avoir conscience, et sous couleur d'esthétisme, *elles ont à leur manière formé les hommes à quelque chose qui leur a été bientôt infligé méthodiquement sur le plan politique.* »

Récapitulons : une dissonance est justifiée si elle est l'expression d'une « souffrance subjective », mais chez Stravinski (moralement coupable, comme on sait, de ne pas parler de ses souffrances) la même dissonance est signe de brutalité ; celle-ci est mise en parallèle (par un brillant court-circuit de la pensée adornienne) avec la brutalité politique : ainsi les accords dissonants ajoutés à la musique d'un Pergolèse préfigurent (et donc préparent) la prochaine oppression politique (ce qui dans le contexte historique concret ne pouvait signifier qu'une seule chose : le fascisme).

J'ai eu ma propre expérience de la transcription libre d'une œuvre du passé quand, au commencement des années soixante-dix, alors que j'étais encore à Prague, je me suis mis à écrire une variation théâtrale sur *Jacques le Fataliste*. Diderot étant pour moi l'incarnation de l'esprit libre, rationnel, critique, j'ai vécu alors mon affection pour lui comme une nostalgie de l'Occident (l'occupation russe de mon pays représentait à mes yeux une désoccidentalisation imposée). Mais les choses changent perpétuellement leur sens : aujourd'hui je dirais que Diderot incarnait pour moi le premier temps de l'art du roman et que ma pièce était l'exaltation de quelques principes familiers aux anciens romanciers, et qui, en même temps, m'étaient chers : 1) la liberté euphorique de la composition ; 2) le voisinage constant des histoires libertines et des réflexions philosophiques ; 3) le caractère non-sérieux, ironique, parodique, choquant, de ces mêmes réflexions. La règle du jeu était claire : ce que j'ai fait n'était pas une *adaptation* de Diderot, c'était ma pièce à moi, ma *variation* sur Diderot, mon hommage à Diderot : j'ai recomposé

entièrement son roman ; même si les histoires d'amour sont reprises de lui, les réflexions dans les dialogues sont plutôt les miennes ; chacun peut découvrir immédiatement qu'il y a là des phrases impensables sous la plume de Diderot ; le XVIII^e siècle était optimiste, le mien ne l'est plus, je le suis encore moins, et les personnages du Maître et de Jacques se laissent aller chez moi à des énormités noires difficilement imaginables à l'époque des Lumières.

Après cette petite expérience personnelle je ne peux que tenir pour bêtes les propos sur la brutalisation et la violence de Stravinski. Il a aimé son vieux maître comme j'ai aimé le mien. En ajoutant aux mélodies du XVIII^e siècle les dissonances du XX^e, peut-être imaginait-il qu'il intriguerait son maître dans l'au-delà, qu'il lui confierait quelque chose d'important sur notre époque, voire qu'il l'amuserait. Il avait besoin de s'adresser à lui, de lui parler. La *transcription ludique* d'une œuvre ancienne était pour lui comme une façon d'établir une communication entre les siècles.

Fragment des Testaments

trahis,

1993.

NOTE DE L'AUTEUR SUR L'HISTOIRE DE LA PIÈCE

J'ai écrit *Jacques et son maître* probablement en 1971 (probablement, car je n'ai jamais tenu aucun journal) avec la vague idée qu'un théâtre tchèque pourrait le représenter sous un nom d'emprunt. C'est ce que j'ai dit dans mon *Introduction* de 1981. En raison d'une nécessaire discrétion je n'ai pas pu, alors, ajouter que cette « vague idée » s'était vraiment réalisée, en décembre 1975, six mois après que j'avais quitté le pays : mon ami Evald Schorm (une des personnalités les plus fortes de la jeune vague du cinéma tchèque des années soixante) a prêté son nom à la pièce et l'a fait jouer dans un théâtre de province. Le subterfuge échappa à la police et, jusqu'en 1989, la pièce parcourut, en tournées, tout le pays et fut même souvent représentée à Prague.

En 1972, un jeune metteur en scène français ; Georges Werler, m'a rendu visite à Prague et a emporté mon *Jacques* avec lui à Paris où, neuf ans plus tard, en 1981, il l'a mis en scène au théâtre des Mathurins. La même année, le texte français de ma pièce a paru dans la collection *Le Manteau d'Arlequin* chez Gallimard (pour la réimpression de 1990, je l'ai entièrement revu) avec une postface de François Ricard et avec ma préface *Introduction à une variation*. Celle-ci est une réflexion sur *Jacques le Fataliste* (pour moi, l'une des plus grandes œuvres de l'histoire du roman), et en même temps un document sur l'état d'esprit d'un écrivain tchèque, encore ébranlé par le choc de l'invasion.

« *Face à l'éternité de la nuit russe...* » Je ne savais pas alors que cette éternité ne devait plus durer que huit ans.

Quand on fait des prédictions, on se trompe toujours. Pourtant, rien n'est plus vrai que ces erreurs : dans les idées que les gens se font de leur avenir réside l'essence existentielle de leur situation historique présente. Si nous avons vécu l'invasion russe de 1968 comme une tragédie, ce n'était pas parce que la persécution était tellement cruelle, mais parce que nous étions persuadés que tout (tout, à savoir l'essence même du pays, son occidentalité) était perdu à jamais. Je trouve très révélateur que, plongé dans ce désespoir, un écrivain tchèque, tout spontanément, ait cherché consolation, soutien, respiration précisément dans ce roman si libre, si peu sérieux, de Diderot. (Après mon arrivée à Paris je me suis rendu compte que mon transport pour ce roman n'était pas seulement révélateur mais aussi déconcertant : *Jacques le Fataliste* est étonnamment sous-estimé dans sa patrie de même que toute la tradition rabelaisienne à laquelle il est redevable.)

La pièce a été traduite et éditée dans beaucoup de langues (quelquefois d'après le texte tchèque, d'autres fois du français), jouée maintes fois en Europe, en Amérique (Simon Callow l'a mise en scène à Los Angeles, Susan Sontag à Boston) et même en Australie. Je n'ai vu que quelques spectacles ; parmi eux, celui de Zagreb (en 1980) et celui de Genève (en 1982) m'ont enchanté. Un jour, l'interprétation obscure et alambiquée d'un théâtre belge m'a fait comprendre le malentendu auquel peut conduire mon principe de variation. Les metteurs en scène ayant des penchants graphomanes (aujourd'hui, en existe-t-il qui n'en aient pas ?) se diront : Si Kundera a pu se permettre de faire une variation sur le roman de Diderot, pourquoi ne pas faire, nous-

mêmes, une libre variation de sa variation ? Voilà la méthode la plus sûre de concocter un galimatias.

Quand j'ai compris l'inébranlable désinvolture des hommes de théâtre à l'égard des textes dramatiques, j'ai souhaité à ma pièce plutôt des lecteurs que des spectateurs. Je n'ai plus accordé mon autorisation qu'aux théâtres d'amateurs (la pièce a été représentée par des dizaines de théâtres d'étudiants en Amérique) ou aux théâtres professionnels pauvres. Dans le manque de moyens financiers je vois la garantie que la mise en scène sera au moins simple. En art, en effet, rien ne commet de dégâts plus désastreux que l'abondance d'argent entre les mains d'un sophistiqué imbécile.

À la fin de l'année 1989, « *l'éternité de la nuit russe* » s'acheva et, depuis, *Jacques et son maître* a été représenté dans nombre de théâtres tchèques et slovaques (rien qu'à Prague, dans trois mises en scène différentes). Avec une compréhension qui m'a régalé. Et avec quel humour, quel humour mélancolique ! (À Bratislava, la pièce reste au répertoire depuis des années, avec comme protagonistes les derniers grands acteurs comiques que je connaisse : Lasica et Satinsky.) Étrange : inspiré directement par la littérature française, peut-être ai-je écrit, à mon insu, mon texte le plus profondément tchèque.

(Ajout au dernier moment : très récemment, la pièce fut représentée à Moscou. Excellamment, m'a-t-on dit. Une fois encore j'ai pensé à ma formule de l'*Introduction* : « *l'éternité de la nuit russe* ». Et j'ai entendu Jacques me dire : « Mon cher petit maître, on ne sait jamais où on va. »)

Paris, août 1998.



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

Tous droits de publication et reproduction en langue française réservés aux Éditions Gallimard.

Toute adaptation de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit, est interdite

© Milan Kundera, 1981 et 1998. © Éditions Gallimard, 1981 et 1998 pour l'édition française. © Éditions Gallimard, 1981, pour la postface de François Ricard. Pour l'édition papier.

© Éditions Gallimard, 2020. Pour l'édition numérique.

Couverture : Federico Fellini, La tabaccaia © ADAGP, 2008.

CEUVRES DE MILAN KUNDERA

Aux Éditions Gallimard

LA PLAISANTERIE, *roman.*

RISIBLES AMOURS, *nouvelles.*

LA VIE EST AILLEURS, *roman.*

LA VALSE AUX ADIEUX, *roman.*

LE LIVRE DU RIRE ET DE L'OUBLI, *roman.*

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE L'ÊTRE, *roman.*

L'IMMORTALITÉ, *roman.*

LA LENTEUR, *roman.*

L'IDENTITÉ, *roman.*

L'IGNORANCE, *roman.*

JACQUES ET SON MAÎTRE. Hommage à Denis Diderot en
trois actes, *théâtre.*

L'ART DU ROMAN, *essai.*

LES TESTAMENTS TRAHIS, *essai.*

LE RIDEAU, essai en sept parties, *essai.*

UNE RENCONTRE, *essai.*

Tous ces livres sont publiés en deux tomes dans la Bibliothèque de la Pléiade, avec préface et biographies des œuvres par François Ricard.

ŒUVRE.

Cette édition électronique du livre *Jacques et son maître. Hommage à Denis Diderot en trois actes* de Milan Kundera a été réalisée le 24 novembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070405831 - Numéro d'édition : 260299).

Code Sodis : U36867 - ISBN : 9782072932922 - Numéro d'édition : 377255

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.